

Libretto

MORITZ THOMSEN

LA FERME
SUR LE
RÍO ESMERALDAS

Traduit de l'anglais (États-Unis) par
GÉRARD HENRI

Avant-propos de
WALLACE STEGNER

libretto

Titre original :
The Farm on the River of Emeralds

© Moritz Thomsen, 1978, 1989.
© Wallace Stegner, pour l'avant-propos.

© Éditions Phébus, Paris, 2002, pour la traduction française.
© Libella, Paris, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-36914-458-8

À PROPOS DE
LA FERME SUR LE RÍO ESMERALDAS

La Ferme sur le río Esmeraldas est un livre déchirant sur l'échec des bonnes intentions et de l'idéalisme venus se briser contre la pauvreté et les différences culturelles. Nous y rencontrons des êtres que nous devons aimer mais auxquels nous ne pouvons faire confiance et que nous sommes incapables de changer. Ce livre retrace la vie d'un pays qui connaît la misère la plus grande et n'a comme recours que les beuveries et les rêves d'une richesse dont on puisse se vanter ; un pays où les désirs l'emportent sur ce qu'une autre culture appellerait intégrité et où toute volonté d'aide se colore inévitablement de condescendance. À le lire, on sera fasciné, amusé et parfois horrifié. J'ai moi-même rendu visite à Moritz dans sa *finca* sur le bord de la rivière Esmeraldas et j'ai rencontré Ramón et Ester et aussi la poule qui pond des œufs sur les genoux des visiteurs, de même que certains des ouvriers agricoles, vivant au jour le jour, attachants, dont on peut tout espérer et rien attendre. C'est toute une éducation pour le lecteur que de découvrir cette ferme, comme il advint à Moritz Thomsen lui-même. L'expérience de Moritz, décevante mais jamais amère, toujours teintée de sympathie et de véritable affection, est en effet riche d'enseignement lorsque nous voulons apporter notre aide à des êtres et un système incapables de l'accepter telle que nous la concevons.

WALLACE STEGNER

Le ciel fuligineux du Pot-au-Noir, son atmosphère pesante ne sont pas seulement le signe manifeste de la ligne équatoriale. Ils résument le climat sous lequel deux mondes se sont affrontés. Ce morne élément qui les sépare, cette bonace où les forces mal-faisantes semblent seulement se réparer sont la dernière barrière mystique entre ce qui constituait, hier encore, deux planètes opposées par des conditions si différentes que les premiers témoins ne purent croire qu'elles fussent également humaines. Un continent à peine effleuré par l'homme s'offrait à des hommes dont l'avidité ne pouvait plus se contenter du leur. Tout allait être remis en cause par ce second péché : Dieu, la morale, les lois. Tout serait de façon simultanée et contradictoire à la fois, en fait vérifié, en droit révoqué. Vérifiés, l'Éden de la Bible, l'Âge d'or des Anciens, la fontaine de Jouvence, l'Atlantide, les Hespérides, les pastorales et les îles Fortunées ; mais livrés au doute aussi par le spectacle d'une humanité plus pure et plus heureuse (qui, certes, ne l'était point vraiment mais qu'un secret remords faisait déjà croire telle), la révélation, le salut, les mœurs et les droits. Jamais l'humanité n'avait connu aussi déchirante épreuve, et jamais plus elle n'en connaîtra de pareille, à moins qu'un jour, à des millions de kilomètres du nôtre, un autre globe ne se révèle, habité par des êtres pensants. Encore savons-nous que ces distances sont théoriquement franchissables, tandis que les premiers navigateurs craignaient d'affronter le néant.

CLAUDE LÉVI-STRAUSS
Tristes Tropiques,
chap. VIII, «Le Pot-au-Noir».

à Ramoncito et Martita

AVERTISSEMENT

Ces pages retracent les quatre premières années sur les huit que j'ai passées comme fermier dans l'Esmeraldas, une grande province de l'Équateur, envahie par la forêt vierge et bordée d'un côté par la Colombie, de l'autre par l'océan Pacifique. Des frontières incertaines s'enfoncent dans les premiers contreforts des Andes et font encore l'objet d'une de ces merveilleuses disputes juridiques à la mode latine avec la province de Pichincha, cette terre de hautes sierras dont les joyaux sont Quito et toute une chaîne de grands volcans andins. La querelle, s'éternisant à ma connaissance depuis au moins trois siècles, a fourni une occupation lucrative à des centaines de juristes (voire à des milliers) et, avant qu'elle soit tranchée, elle en nourrira peut-être encore bien d'autres.

Le livre ne respecte pas une chronologie précise. Trop de choses se sont déroulées si vite, parfois simultanément, que je me vis contraint de transcrire chaque événement, ou de décrire mes personnages, l'un après l'autre. Cela aidera peut-être mon lecteur de savoir, par exemple, qu'il fallut presque l'entier des quatre années pour que l'histoire de Dalmiro suive son cours; de même pour Arcario et Jorge; quant à Santo, il vit encore sur le domaine en compagnie d'une charmante vieille dame peu exigeante.

En racontant l'histoire de Víctor pour la conduire jusqu'à sa conclusion, j'en ai pris à mon aise avec le temps. Voilà

pourquoi ce dernier, banni de la ferme dans la deuxième partie, réapparaît dans la troisième, ressuscité en quelque sorte, afin de jouer la petite scène finale de l'enterrement de son frère. La dernière conversation avec Ramón, située à la fin de la deuxième partie, intervint en réalité deux semaines après les événements décrits à la fin du livre. Vous m'en voyez navré, mais je n'ai pas trouvé de solution plus élégante.

L'AUTEUR.

PREMIÈRE PARTIE

*S'ébranle la roue de la Fortune,
Et l'un est jeté bas,
L'autre, hissé au plus haut,
Jouit d'une brève félicité.
Chancelle le roi sur son trône,
Qu'il prenne garde à ne point choir
Car sous l'essieu de la roue
Se déchiffre le nom d'Hécube.*

CARL ORFF,
Carmina burana.

LA FERME : UNE JUNGLE

Quelqu'un se souvient-il encore de cette scène dans ce qui fut peut-être le dernier film de Douglas Fairbanks (quel en était donc le titre? *Robinson Crusoe*?) où, à la suite d'un pari de 2 000 dollars (la peau aussi noire que celle d'un Maure, la dentition éblouissante reflétant l'exubérance et la soif de liberté de sa grande âme), il s'élançait en un envol stupéfiant par-dessus le bastingage sous les yeux de ses amis (souffle coupé, pétrifiés)? Il plonge droit dans la mer, nage en direction d'un îlot tropical, couronné de palmes ondoyantes, assiégé par le tonnerre du ressac; tout cela, afin de démontrer qu'il est capable de rejeter les entraves de la civilisation et, pendant six mois, de vivre en primitif et de prospérer au sein d'un monde naturel.

Presque trente-cinq années me séparent déjà de l'époque où, installé au premier rang du cinéma *Green Mouse*, je bourrais machinalement mes joues boutonneuses de pop corn, mon âme flottant au-dessus de moi, abasourdi par la simplicité, la pureté de cette action, son panache. À cette époque, je prenais au sérieux des vertus telles que la grâce, la noblesse, le courage. Elles m'atteignaient au cœur. À vrai dire, ce n'était pas Fairbanks que je voyais s'envoler, d'un bond intrépide, vers la liberté. Il agissait en mon nom, c'était mon double me montrant la route à suivre et esquissant le scénario de mon existence. Dans les années qui suivirent, j'ai pris conscience

que, si la vie devenait trop banale, je saurais ce qu'il convenait de faire : je me retrouverais, nu jusqu'à la taille, battant l'eau d'un viril crawl australien, me dirigeant vers les brisants, vers cette levée de jungle où se dissimule, dans ses profondeurs d'ombre, le mystère de la beauté de la vie.

C'est une matinée de soleil incandescent dans un ciel sans nuages, le début d'une journée étouffante à la fin de ce mois de novembre 1969. Je profite d'un peu de fraîcheur dans l'ombre bleu foncé d'un géant de la forêt vierge s'élevant sur la berge de la rivière Esmeraldas, à quelques milles de l'océan Pacifique. La ligne de l'équateur passe non loin de là, à moins d'un jour de marche. À côté de moi se tient Ramón, devenu aujourd'hui mon meilleur ami, un bénéfice retiré de mes quatre années de coopération en tant que volontaire du *Peace Corps*¹. J'ai travaillé avec lui et ses voisins dans un petit village de pêcheurs le long de la côte.

De retour à la vie civile, j'avais repris le chemin de l'Équateur pour honorer une promesse : nous devions acheter ensemble une ferme. Mon père venait de mourir, et j'avais 10 000 dollars en poche. Cinq jours de suite nous revînmes dans ce même lieu, sous couleur d'évaluer la propriété (prendre des échantillons du sol, découvrir les limites, repérer les secteurs marécageux ou caillouteux, débusquer les huttes dissimulées des pauvres *campesinos* susceptibles d'envahir le domaine), bien que notre opinion fût déjà faite : c'est impossible. Rien n'est envisageable. Des broussailles de vingt pieds de haut, de grandes herbes, le tout couvert de tiques, dressent une muraille infranchissable des deux côtés du chemin empierré

1. Les notes du traducteur sont renvoyées en fin d'ouvrage : on y trouvera les principaux mots espagnols que le contexte n'éclaire pas complètement et quelques noms propres. Les notes de bas de page sont de l'auteur.

qui traverse la propriété. Comment se frayer un chemin dans les champs abandonnés, retournés aujourd'hui à leur désordre originel de lianes, de végétaux et de bosquets de bambous ? Comment discerner quelque chose ? Cependant cet endroit nous obsède et nous ne cessons pas d'y revenir, nous retrouvant toujours le long de la rivière à l'ombre de l'arbre gigantesque. De là nous pouvons apercevoir sur l'autre bord une demi-douzaine de huttes de branchages qui défient courageusement l'épaisseur de la jungle et sa tranquillité inquiétante.

Nous sommes au cœur d'une zone de forêt tropicale humide. C'est la saison sèche et, au fond de son lit, la rivière coule paresseuse, aussi bleue que le ciel. Nous distinguons des bancs de poissons en suspens dans la transparence de l'eau. De l'autre côté de la rivière, des appels rauques, envoûtants, d'oiseaux tracent dans l'air matinal immobile des traits de couleur vive. Des bestioles bourdonnent, des papillons volettent. Un monceau de bananes pourrit sous un abri en voie d'effondrement recouvert de palmes effrangées et jaunissantes et, en bas du sentier qui va de ce hangar à la rivière, trois embarcations d'un autre temps creusées dans des troncs d'arbre flottent contre la rive, liées par une simple chaîne comme autant de bois morts. Des gamins doivent nous surveiller. Ils sont cachés dans les herbes, mais nous percevons leurs gloussements légers qui se mêlent au vrombissement suraigu des millions d'insectes de l'été.

Nous voilà pris au piège. Il y a là quelque chose qui nous va droit au cœur. Quelle résistance pourrions-nous offrir au désir impérieux de prolonger à jamais cet instant ? Ou plutôt comment ne pas souhaiter nous fondre dans cette éternité ? Ce n'est qu'aujourd'hui, huit ans après, que j'ai compris. C'était l'arbre qui nous envoûtait, cet arbre aux branches étales, dans son immense flaque d'ombre bleue, ce géant arc-bouté sur ses racines dont le tronc s'élance et soutient un fardeau colossal de feuilles d'un vert foncé, de nids d'oiseaux, offrant sa

promesse de paix et de permanence. La ferme, nous allions la bâtir autour de lui.

Nous nous aperçûmes que nous nous regardions fixement et déjà nous hochions la tête comme si nous répondions à une question que l'autre n'avait pas encore formulée. Enfin, sachant d'avance quelle serait la réponse, je lui demandai :

– Eh bien, qu'est-ce que tu en dis? On se décide?

Ramón pâlit et en tremblant se laissa tomber sur les feuilles mortes qui recouvraient le sol autour de l'arbre. C'était un homme pauvre qui n'avait jamais rêvé de posséder plus de vingt arpents et ce domaine en comptait sans doute plus de quatre cents. Peut-être n'était-ce pas seulement l'énormité de la plantation qui l'impressionnait et lui faisait plier les genoux comme s'il voulait s'enfoncer dans le sol? Peut-être, tout soumis à l'aura de l'arbre, tout tenaillé par le désir qu'il était, lui restait-il suffisamment de contrôle sur lui-même pour se défier d'émotions si peu dans sa nature quand il s'agissait d'argent. Pourquoi désirer si fort une chose qu'il ne pouvait voir? Une minute entière s'écoula et je redemandai :

– Alors, on se décide?

À voix basse, presque un murmure, Ramón déclara :

– Oh, mon Dieu, oui, Martin, on l'achète...

Et, comme stupéfait de ses propres paroles, il souffla un grand coup, secoua la tête violemment.

– Mais, c'est de la folie, non? On n'a pas les moyens, hein?

– Non, on n'est pas de taille, c'est trop pour nous... Mais, tant pis, on l'achète, on trouvera bien une solution : un gros acompte maintenant et le reste sur un an. Je crois qu'il acceptera...

– Oui, dit Ramón, je le parierais.

Il se releva vivement, leva les bras au-dessus de la tête, pivota sur lui-même à plusieurs reprises, s'immobilisa, pointa du doigt l'autre côté du chemin.

– Regarde, là, juste de l'autre côté du hangar... Faudra

démonter ce foutu truc... C'est là que je veux bâtir ma maison. Et, là-bas, un peu plus loin, sur cette bosse, on mettra la réserve...

– Oh non, Ramón, non ! Moi, je ne m'y prendrais pas comme ça : il faut utiliser cet arbre. Ta maison, elle sera bien dans l'ombre, là, près de la berge, tu auras la vue sur la rivière, et, en bas, près du creux, on peut bâtir la réserve. Le matin, elle sera à l'ombre, elle aussi. Tu ne crois pas que c'est une meilleure idée ?

– Bon... dit Ramón.

Et il haussa les épaules d'un air dubitatif.

Une illumination soudaine me traversa l'esprit. À l'évidence, les rêves d'un adolescent de quinze ans se réalisaient. Bon Dieu, acheter cette ferme, ça avait de la gueule ! On n'avait jamais rien fait de plus étonnant, et nous n'étions pas près d'accomplir une telle action, de prendre une décision aussi rapide et élégante que le plongeon en un éclair d'un cygne dans une mer chaude...

J'empoigne la main noire de Ramón dans la mienne et, ensemble, nous exécutons un bond incroyable et retombons sur le bastillage d'un yacht. Nous restons là en équilibre le temps de nous débarrasser de nos chemises. Nus jusqu'à la taille, les dents étincelantes dans nos visages tannés, nous adressons un sourire éblouissant à la caméra avant de nous élever et de retomber dans les eaux cristallines, puis de nager vers la plage de corail et cette colline enfouie sous la jungle.

Mais j'étais encore en pleine ascension quand je m'aperçus que quelque chose clochait dans ce scénario. Pendant toute cette séquence où Ramón s'était effondré, tremblant et pâle, puis les bras levés, secouant la tête, il m'avait volé sans le moindre scrupule le premier rôle. Moi, je jouais les utilités. En quelque sorte, je n'avais plus la certitude d'être le héros

de ma propre histoire. Pas de dentition éclatante, de peau bronzée ou de panache pour moi. J'avais environ trente ans de trop pour être en haut de l'affiche. Grand Dieu, j'atteignais cinquante-trois ans et j'avais perdu, ou allais perdre, la moitié de mes dents. J'étais incapable de lire une page sans mes lunettes et ces saloperies de cigarettes me rongeaient les poumons!

Ramón s'élève, redescend, fend l'eau comme une lame. Moi, je me cogne l'orteil, je fais un plat. Et, tandis que Ramón, le valeureux Ramón, bat l'eau d'un crawl impeccable, fonce vers la côte, je tente de le suivre, nageant à la façon d'un chien, m'étranglant sur chaque goulée d'eau de mer. Cela ne m'empêche pas de me retrouver, allez savoir comment, les yeux rivés à l'écran, installé au premier rang, tout excité et bizarrement redevenu simple spectateur. Oui, j'étais trop vieux pour accomplir un tel exploit, mais il n'était plus temps de me dérober et je ne le ferais pas, même si la possibilité m'en était offerte. Par le Christ, Ramón allait devenir le héros du reste de mon existence.

Nous achetâmes donc la ferme – la négociation s'était déroulée dans une atmosphère de cordialité surprenante. À quel point le propriétaire était désespérément désireux de se débarrasser du domaine, nous n'en avions aucune idée à cette époque. Nous offrîmes 2 000 dollars à titre de premier versement et le reste de la somme payable sur un an. Herr Schwager, arborant à sa manche de chemise le noir brasard du deuil, fit mine de froncer le sourcil, fit semblant de trouver notre offre ridicule, mais il ne parvint pas longtemps à tenir ce rôle. D'un bond, il se leva de sa chaise et, tout sourire, empoigna ma main pour me signifier que l'affaire était conclue. Environ une semaine plus tard l'argent et des piles de documents équatoriens rédigés à la main changèrent de pos-

sesseur. Nous emménageâmes dans l'après-midi. Nous étions quatre : l'héroïque Ramón ; Ester, son épouse enceinte ; Martita, leur petite fille ; moi enfin, le cinéphile ! Nous apportions des lits, des matelas, des pots, des assiettes, douze bouteilles de bière contre les morsures de serpent, un sac de charbon de bois, un autre de riz, quelques boîtes de conserve de thon.

Puis tout ne fut plus que confusion, une confusion telle que je n'en ai jamais vu dans aucun film. Les voisins venaient se présenter et nous regarder déballer nos affaires. Je n'arrivais pas à comprendre que tant de gens puissent sortir de cette forêt apparemment inhabitée et silencieuse. Presque aucun de ces hommes n'avait plus de quarante ans. Ils étaient beaux, avenants, pleins d'entrain. Nous apprîmes qu'ils possédaient des fermes de l'autre côté de la rivière ou en amont. Ils paraissaient ravis de nous voir nous installer. Tous espéraient que nous allions leur donner du travail. Plusieurs d'entre eux insistèrent sur le fait qu'ils n'étaient plus des journaliers mais qu'un emploi de contremaître leur conviendrait. Ils se montraient pleins d'attentions à mon égard, tandis qu'ils paraissaient ignorer Ramón qui, à leurs yeux, était l'un des leurs avec sa peau basanée et ses fortes mains d'ouvrier. Ils se refusaient à prêter foi à la rumeur choquante qui commençait à circuler selon laquelle Ramón était mon associé à part égale.

Il nous fallut un mois pour nous installer ; oui, un bon mois s'écoula avant que je puisse dire :

– Hé, Ramón, ça ne serait peut-être pas une mauvaise idée d'essayer de faire le tour du propriétaire, voir un peu ce que nous avons acheté ?

Nous habitons provisoirement dans des cabanons au bord de la rivière – des deux-pièces minables bâtis de bois de charpente au rebut et coiffés de toits de tôle ondulée corrodée par la rouille. Ces cabanes étaient les derniers vestiges d'une scierie que le propriétaire précédent avait tenté de mettre en route pour bien vite y renoncer. Au moment de l'achat nous

étions persuadés qu'il n'en existait que deux exemplaires, étant donné que tout demeurait dissimulé dans les herbes et la *caña brava*, mais pas un jour ne se passait sans une nouvelle découverte. La ferme conservait son mystère, mais, à mesure que nous gagnions quelques yards sur la végétation, nous avions l'impression de créer notre propre domaine.

– Ça ne serait pas mal, dis-je un jour à Ramón, si de l'eau passait par là, au cas où on se déciderait à acheter du bétail.

Et, dans le quart d'heure qui suivit, comme nous poursuivions notre avance dans la broussaille, nous découvrimés le ruisseau de nos vœux.

Ramón adorait mâcher des bouts de canne à sucre. Le jour même où il mentionna cette faiblesse et son souhait d'en faire pousser devant chez lui, l'un de nos voisins nous apporta quelques plants en cadeau. Le matin suivant nous les mettions en terre presque religieusement car cette action faisait de nous les véritables propriétaires de ce sol.

Nous envoyâmes un message à Jorge Avila, le charpentier de Rioverde adonné à la boisson, pour qu'il vienne nous aider à bâtir. Nous lui proposions un emploi fixe et 2 dollars par jour de gages. C'était beaucoup plus qu'il ne gagnait dans son village, si bien que peu de temps après il arriva en compagnie de sa boîte à outils, de sa femme et de deux de ses fils tout aussi imbibés d'alcool. Sa première tâche fut de redresser un hangar qui avait servi à entreposer du bois fraîchement coupé. Nous avions découvert cet abri la deuxième semaine à moins de trente yards du cabanon de Ramón. Il avait de l'allure, mais, bien qu'il fût d'une construction très récente, il donnait déjà de la bande en direction du nord. Nous demandâmes donc à Jorge de le remettre d'aplomb en remplaçant deux des piliers d'angle qui commençaient de pourrir. Au cours de l'après-midi nous revînmes sur les lieux pour constater que l'opération avait été si bien menée que, la charpente ayant cédé, le hangar s'était effondré vers le sud. Nous partîmes donc à

la recherche de Jorge, que nous avons découvert assis sur le pas de porte de sa cabane. Il attendait sa prochaine mission secoué de glossements d'ivrogne et grignotant à petits coups de dents une tranche de papaye en forme de nouvelle lune.

– Doux Jésus, Ramón, 2 dollars par jour, c'est bien payé pour un homme qui démolit tout ! Nous marchons à reculons...

Et Ramón, dissimulant sa colère et son sentiment de culpabilité, lui qui avait prétendu que Jorge était le seul charpentier possible sur toute la côte, répondit l'air serein :

– Au contraire, c'est une bénédiction du ciel. Réfléchis un peu. Imagine que le hangar se soit effondré sur des centaines de poulets et de cochons, hein ? Faut voir ça comme ce qui pouvait nous arriver de mieux...

Je refaisais mon apprentissage de la façon latino-américaine de voir les choses.

À mesure que nous nous installions, nous embauchions des journaliers pour nous aider. Nous avons confié à Jorge la tâche de creuser des trous dans cette étendue bleu foncé sous l'arbre où nous allions enfoncer les poteaux de bois dur qui soutiendraient notre réserve, la cuisine, notre salle à manger. L'ensemble semblait directement d'inspiration africaine : nous avons conçu cinq structures hexagonales accolées à la façon des cellules d'une ruche, le tout recouvert de palmes.

Notre nouvelle existence prenait forme. Ce n'était pas une mauvaise vie, mais elle n'était pas tout à fait semblable à celle que j'avais imaginée. Nous tirions de la rivière une eau couleur rouille pour la cuisine, nous nous baignions le long de sa berge boueuse, utilisions des chandelles la nuit et nous enfoncions dans les hautes herbes pour satisfaire nos besoins. Une vie faite de simplicité où rien ne semblait grossier ni contraire à la nature.

Nous avons beau avoir un poste de radio et une camionnette Datsun, nous étions des pionniers et, en un sens, nous

retrouvions le passé. La rudesse de la vie autour de nous (des hommes transportant des produits de la ferme sur des haridelles couvertes de tiques le long de pistes boueuses, des femmes battant du linge sur les rochers au bord de la rivière, des enfants nus jouant sur des aires débroussaillées autour de leurs huttes) me rappelait irrésistiblement mon Ouest américain d'il y a cent cinquante ans, aux prises avec des réalités immédiates et dont le principal objectif était simplement la survie. Comme nous écarquillions les yeux pour distinguer à travers les herbes ce qu'un coup de machette pouvait avoir révélé, nous demeurions sous le poids du passé et, de plus en plus incertains, de plus en plus troublés quant à notre rôle dans cet endroit et à notre rapport avec ce vaste territoire « préhistorique » non encore découvert, inconnu, dont nous étions désormais les propriétaires.

Nous savions que des êtres se terraient derrière le mur de végétation, qu'ils nous épiaient, et nous éprouvions la sensation de nous trouver en état de siège. Ramón avait conservé cette méfiance toute latine des étrangers, et les soupçons qu'il entretenait à l'égard de quiconque étaient de nature contagieuse. Les gens qui vivaient le long de la rivière, nous ne les connaissions pas encore. En ville, on nous avait mis en garde contre eux : c'étaient tous des voleurs prêts à nous dérober la chemise sur le dos. Nous avons appris de la bouche de certains planteurs de l'Esmeraldas que c'était la rage qui avait poussé Herr Schwager, le précédent propriétaire, à nous vendre sa terre. Chaque fois qu'il venait récolter ses *plátanos* (un fruit insipide qui ressemble à la banane et qui constitue la base de la nourriture de la zone côtière), il découvrait que quelqu'un était passé avant lui. Ce doit être le dixième jour de notre installation que mon poste de radio disparut de la cabane où je dormais, dérobé peut-être pendant mon sommeil, et depuis lors nous avons commencé de manifester une certaine froideur envers nos voisins, tant que nous étions

incapables de déterminer avec certitude qui était digne de confiance. Nous demandâmes à Merdardo Luna de quitter la dernière des huttes afin de l'installer, lui et sa femme, dans une maisonnette en dur, située au bord de la grand-route. Il était payé pour débroussailler pendant la journée et faire des rondes la nuit à la recherche de voleurs. Il vint nous dire un jour qu'Alejandro, l'un de nos journaliers, dérobaît du plátano. Ramón eut une explication avec Alejandro, qui avoua et jura sur la Sainte Mère qu'il ne recommencerait jamais plus. Deux jours plus tard je le surpris à chaparder un régime de plátanos, et, dans le mois qui suivit, il échappa sans doute à notre surveillance, jusqu'au moment où nous envoyâmes une équipe couper tout le plátano de la ferme.

Environ trois mois avant que nous achetions la ferme, Herr Schwager avait défriché trente-cinq acres au bulldozer pour y planter des cocotiers. Depuis, nous découvriions que des gens se faufilaient dans cette plantation, pliaient les jeunes arbres pour manger les graines ou tout bonnement les déracinaient pour les replanter sur leurs propres champs. De même les cocotiers en bordure de la grand-route disparaissaient, créant des espaces vides au long d'un mille de clôture entre nous et notre voisin. Nous étions en terrain ennemi. J'essayai de me souvenir de la théorie de Frantz Fanon concernant la pratique du vol chez les Noirs. À l'en croire, ce serait presque leur seule possibilité de révolte contre un système qui les opprime, les maintient dans la pauvreté et qu'ils haïssent. Il m'est difficile de souscrire à cette thèse dans la mesure où personne sur cette côte ne possède de philosophie politique ou a conscience d'être opprimé. Si les gens d'ici sont en révolte contre quelque chose, pourquoi donc se volent-ils entre eux? Cochons, poulets, vêtements à sécher sur un fil, marmites noircies et ébréchées accrochées dans un jardin sans surveillance, tel est le butin qui disparaît tout au long de la rivière. Je me retrouvais écartelé entre deux réactions. Il est

instructif de lire au cœur de l'Amérique blanche un ouvrage traitant des fondements psychologiques du chapardage chez les Noirs, mais pour le coup je vivais au milieu d'eux : comment ne pas vous emporter contre des gens qui se mettent à vous dérober vos noix de coco ? Je ne suis pas, que diable ! un colon blanc venu exploiter et opprimer les Noirs. Non ! Mais si je l'étais ?

À la tombée de la nuit, nous nous serrions les uns contre les autres dans la cuisine, où Ester avait bien vite organisé notre refuge. Même Jorge et ses fils, dans ce territoire inconnu, avaient pris l'habitude de se joindre à nous. Ils s'asseyaient dehors sur les marches ou se perchaient en équilibre sur les rebords des fenêtres, fumant, l'air grave, et tantôt leur attention se portait sur la nourriture posée sur la table, tantôt sur l'énorme nuit noire accroupie sur un monde en perpétuelle croissance et recelant quelque menace indicible. À huit heures, quand je regagnais mon cabanon, tous sortaient avec des lampes torches pour éclairer mon chemin à travers les herbes jusqu'à ma porte. Nous avions tué en cet endroit une douzaine de serpents corail et, à mesure que je progressais, je sentais par avance la peau de mes chevilles frémir et se contracter. Je prenais un certain plaisir à cette peur, car où et quand le passage de ma salle à manger à ma chambre aurait-il pu devenir dans mon existence une aventure aussi risquée ?

Parfois, pendant mon sommeil, et quelquefois trois ou quatre nuits d'affilée, une série de secousses faisait trembler ma demeure et je m'éveillais à demi, avec l'impression grandissante d'être en mer, m'élevant, redescendant sur la longue houle océanique. Et parce que la végétation prenait de plus en plus une apparence hostile, je croyais découvrir dans le rêve des pensées qui associaient ces mouvements rythmiques de la terre à la jungle elle-même. Le sentiment demeurait confus, mais j'y pressentais une profondeur que

me suggérait mon inquiétude croissante d'être venu vivre au cœur d'un pays sauvage et noir.

Le piétinement des rats dans les chevrons, le bruissement des chauves-souris tournoyant dans la pièce, au-dehors les bruits de la nuit, l'incroyable vrombissement montant vers l'aigu d'un million d'insectes, tout se transformait en sonorités maritimes : claquement des voiles, clapot contre une coque, risées chantant dans les gréements. Puis, de nouveau, se manifestait le message à la limite de la compréhension concernant cette ferme où nous étions venus vivre. Assurément j'apprenais l'histoire de cette région. On m'instruisait de quelque chose de cruel et de désespéré. Émergeait une misérable chronique de pauvreté et d'oppression, d'impuissance de l'homme face à la destinée que lui réservait la nature. Une autre nuit, je m'éveillai en faisant miens les mots qu'Hemingway met dans la bouche d'Henry Morgan agonisant : « Un homme seul n'a pas une foutue chance de s'en tirer... » Mais pourquoi ? Oui, quelles pensées profondes a-t-on dans le sommeil, qui s'évaporent à l'aube et dont le sens vous échappe ? Bien que je n'en fusse pas alors conscient, j'étais déjà à la recherche de l'histoire dans laquelle la ferme trouvait sa place.

Il arrive que le sol s'ébroue et tremble en des spasmes si terrifiants que je m'éveille complètement. De l'autre côté de la rivière, j'entends les cris d'une femme ; les livres basculent de la table, les solives à moitié pourries au-dessus de ma tête craquent et les lamelles sèches de la palme de cocotier contre la fenêtre cliquettent furieusement. Puis, pendant quelques minutes, le silence s'appesantit. Dans l'obscurité, plus un seul coassement des millions de grenouilles ; les oiseaux nocturnes, pétrifiés, s'accrochent à leurs branches ; même les rats hésitent à reprendre leur incessante agitation. La jungle fait le gros dos, elle aussi silencieuse. Tous ensemble nous attendons notre fin.

Il était vraisemblable que le jour suivant la radio nous

informerait de la mort de milliers de Péruviens écrasés sous des tonnes d'éboullis ou que les télévisions couleur de la vallée de San Fernando ne fonctionnaient plus. Ici, à l'équateur, au milieu du monde, nous étions reliés un temps par les secousses de la terre qui nous transmettaient les tragédies vécues par nos frères de Nome à la Terre de Feu.

C'étaient d'étranges moments, irréels, mais pas le moins du monde déplaisants. Le simple fait d'être étendu dans son lit pouvait présenter de l'intérêt dans cette terre exotique. Rien, décidai-je alors, tout en m'accrochant aux rebords de mon lit de camp secoué par la houle, rien n'ouvre de nouvelles perspectives, ne vous délivre plus de la compréhension limitée des réalités sordides que ce tangage de la terre, métamorphosant le lit en esquif, l'entrechoquement des feuilles en rafales marines gonflant des voiles – les secousses elles-mêmes se changeant enfin en Histoire. Une fois bien secoué, on découvre la terre d'un œil neuf, on voit cette petite boule de boue tournoyante dans toute sa beauté vulnérable et tremblante.

Jusqu'au début des années 1950, la ferme que nous avons achetée avait fait partie d'un vaste territoire presque entièrement inhabité qui s'étendait d'Esmeraldas, au bord de l'océan, jusqu'à Santo Domingo de los Colorados, petit village au pied des Andes, à cent cinquante milles en direction du sud. Les gens avaient commencé de s'installer dans ce secteur après la Seconde Guerre mondiale, lorsque le prix de la banane s'était mis à grimper. Puis un programme de colonisation subventionné par le gouvernement permit à une quinzaine de familles de prendre possession de ce qui est aujourd'hui notre ferme. À cette époque la route n'existait pas. La rivière, serpentant sur quarante milles entre les collines basses jusqu'à la mer, représentait la seule voie par laquelle voyager ou envoyer ses récoltes au marché. Quelle terrible existence ce devait être ! Ces premiers occupants

d'une résistance incroyable, durs à la peine, auraient impressionné par leur courage n'importe lequel de nos premiers colons d'Amérique du Nord ! Quand nous mesurions nos propres efforts aux leurs, nous avions l'impression d'être des mauviettes !

Avec l'effondrement des cours du marché de la banane, le prix par régime chuta de 50 à 5 *cents* puis ne fut plus coté. Les fermiers de la région se retrouvèrent avec des centaines de tonnes de fruits qui n'étaient bons qu'à nourrir les cochons. Certains résistèrent et remplacèrent la culture de la banane par l'élevage du bétail ; d'autres se contentèrent d'attendre, se refusant à croire qu'il n'y avait plus d'avenir avec les sociétés exportatrices. Mais le jour approchait où le désespoir les contraindrait à abandonner leurs terres. Sur ce, Herr Schwager intervint. Il leur offrit de les payer en argent liquide et de racheter toutes leurs terres. Hourra ! Le magot en poche, ils prirent la direction de la grande ville et de ses taudis. Schwager fit construire une maisonnette de gardien au bord de la route, planter trente-cinq acres de cocotiers, en mit cinquante en pâture et entreprit de construire une scierie au bord de la rivière. Et, en l'honneur de sa femme, il baptisa sa nouvelle source de fierté « Rancho Lolita ». Mais la femme mourut, soudainement et cruellement. Succombant à la dépression, Herr Schwager ne s'intéressa plus à sa propriété.

Et voilà qu'elle nous appartenait... ou que nous lui appartenions.

Comme nous nous attaquions à la végétation afin de nous approcher de l'endroit où nous avons décidé d'élever notre nouvelle *ramada* qui remplacerait celle que Jorge avait fait s'effondrer, nous commençâmes d'apercevoir une butte derrière nous. Des arbres énormes y poussaient, et des bosquets de bambou hauts de quatre-vingts pieds à travers lesquels nous pouvions distinguer au coucher de soleil des centaines

de perroquets qui, volant par paires, sans doute unies par les liens heureux du mariage, regagnaient leurs nids. Ils battaient l'air furieusement (leurs ailes paraissaient trop courtes pour les maintenir en l'air), tout en poussant d'affreux cris rauques, se chamaillant sans cesse, comme s'ils ne pouvaient plus supporter la présence de leurs compagnons ou que le simple fait de voler les terrifiât. Cette colline, ces arbres, ces perroquets criailleurs, qui d'un seul coup devenaient présents derrière nous à moins de deux cents yards, mais demeuraient inaccessibles, nous appartenaient-ils vraiment ? Et que trouverions-nous au-delà ? D'autres arbres, toujours plus nombreux ; d'autres collines, d'autres cours d'eau ?

Nous empoignâmes nos machettes un dimanche matin (il ne nous était plus possible de différer cette expédition) et remontâmes la piste qui longeait la rivière jusqu'à la limite sud de notre domaine, où nous avions l'intention de commencer notre exploration. Dans ce secteur éloigné, nous découvrîmes que nous étions les propriétaires d'une école composée de deux petites bâtisses s'efforçant de résister à l'assaut des plantes grimpantes, ainsi que d'un terrain de *fútbol*. Là, nous avons également rencontré Mercedes, un jeune fermier qui vivait avec l'une de ses femmes sur la terre contiguë à la nôtre. Il nous avait proposé précédemment de nous faire traverser notre domaine jusqu'à la grand-route. Nous nous écartâmes de la rivière, coupant à travers des champs autrefois plantés de caféiers et de cacaoyers dont il ne subsistait presque aucun vestige. Quand nous parvînmes à la bananeraie, au milieu de notre propriété, tout, à l'endroit où se dressent ces grands arbres, n'était plus que silence.

Nous fîmes une halte dans ce lieu solennel où nous éprouvions un sentiment d'effroi religieux mêlé de ressentiment. Cela ne ressemblait guère à un jardin ou à un verger, mais nous faisons peut-être face à la menace qui nous défiait, qui nous entraînerait peu à peu vers la mort. Pour le moment

nous transpirions et taillions notre chemin sous une ombre suffocante. La jungle, quelle que soit sa beauté, est d'abord menaçante, surtout pour des gens de notre espèce, venus avec notre instinct civilisateur pour tenter de la dompter. Une telle arrogance émane d'elle que l'envie vous tenaille de la voir abattue. Elle se tient là, cette jungle, tapie et muette, vous rapetissant et, dans votre désarroi, vous prenez conscience de sa terrible puissance générative.

Immobile? Un bambou qui grandit d'un pied et demi en une seule journée est-il immobile? Ou la *piquiua*, plante grimpante qui, en une saison, escalade le tronc d'un arbre (n'épargnant que les plus grands) et l'étouffe d'une fécondité obscène de feuillage et de tiges aussi robustes que des câbles d'acier? Ou le *matapalo*, le tueur, qui apparaît d'abord et s'élève tremblant et vulnérable tel un premier baiser d'amour, puis qui bientôt envahit, absorbe, encercle le tronc, l'étrangle, l'enserme entièrement (le premier baiser devenu le prélude de trente désastreuses années d'un mariage mal assorti)? Qui parviendrait à arracher un matapalo ne saurait pas quelle espèce d'arbre il va découvrir enchâssée.

La bananeraie n'était à l'abandon que depuis quinze années mais déjà elle avait presque disparu sous la violence de l'assaut où se mêlaient balsa, laurier, *cedro*, *ceibo*, ébénier, *juachapali*, *colorado*, bambou, sans compter les arbres fruitiers sauvages : orangers, citronniers, avocatiers, *caimitos*, goyaviers. Pris dans l'ombre de cette végétation envahissante, les troncs des bananiers étaient rabougris et condamnés à mourir d'un manque d'ensoleillement. Leurs feuilles pendaient jaunissantes et dévorées par la *sigatoca*. Sous cette voûte végétale, ce dimanche matin-là, bien qu'il fût dix heures, nous étions dans l'obscurité d'une nuit aux relents d'égout.

Silencieuse? Sur notre gauche un bananier, ses racines minées par la pluie ou le *picudo negro*, s'abat... ou peut-être dans une illumination soudaine (une épiphanie ligieuse) il a

renoncé à la lutte. Il s'écrase dans un fracas aux résonances humides accompagnées du froissement du feuillage arraché, avec cet abandon entier d'un corps humain criblé de balles. Le sol tremble. Devant nous, l'instant d'après, un tapage identique, l'annonce d'une défaite définitive, nous parvient dans la demi-obscurité.

J'imagine cette jungle silencieuse et immobile telle qu'elle apparaîtrait et vociférerait si des micros enregistraient la terreur des plantes, tandis qu'elle serait filmée selon le procédé que Walt Disney perfectionna et qui permet de voir en vitesse accélérée l'ouverture d'un bouton de rose. Rien d'étonnant si les clameurs des plantes agonisantes et les coups de fouet serpentins d'une armée de plantes grimpantes (engagées dans une lutte sans merci, se contorsionnant, s'étranglant, s'assassinant toutes griffes dehors tandis qu'elles tentent d'atteindre la lumière solaire), si tout ce spectacle était alors trop horrible pour qu'un homme puisse le supporter.

Il y avait cependant là une beauté, certes inhumaine, mais qui contraignait un homme à réfléchir à son inadéquation. Et, d'une certaine façon, c'était un réconfort pour la conscience d'être abasourdie et indignée par la puissance nue et obscène de cette jungle que nous étions venus abattre. J'avais l'impression que, quel que dût être le massacre écologique que nous allions commettre au nom du progrès de l'agriculture, ce ne serait qu'une tentative enfantine de domination – nous étions des puces démentes tentant d'escalader la patte d'un éléphant avec des envies de meurtre ! J'étais convaincu que cinq ans après notre mort, ou notre départ, la jungle reprendrait ses droits, panserait les blessures infligées par la charrue et, profitant des fortes pluies hivernales, ferait ruisseler l'eau sur les champs de maïs en jachère. Le sol disparaîtrait de nouveau sous la mousse et la fougère, sous le *saboya*, l'oreille d'éléphant, l'orchidée, le balsa, le matapalo, sans compter les philodendrons géants de cent pieds de long.

Sans un mot, nous continuâmes notre progression dans la jungle jusqu'à ce que nous ayons atteint la route. Nos chemises étaient imbibées de sueur et une odeur de mort persistait, imprégnant nos chaussures. Nous séchant au soleil, nous retrouvions une fois de plus le sentiment de notre propre importance. Nous avons passé quelques heures dans le monde du cinquième jour de la Création, avant que l'homme vînt polluer et souiller les cycles naturels, ceux de la naissance et de la disparition et de la renaissance à partir de la faible puanteur de la décomposition des morts. Me retournant pour contempler ce foisonnement désordonné, j'eus l'impression qu'il me raillait. C'était comme si je conservais en moi le souvenir d'un rire de dérision. Je remarquai une lueur d'égarement dans les yeux de Ramón. Pour lui aussi c'était la première fois qu'il s'enfonçait à travers la jungle dont il était le propriétaire. Il avait dû ressentir une sensation du même ordre car, soudain, il s'avança jusqu'au bord de la route et s'en prit à la végétation à grands coups de machette ; puis il me fit face et me sourit. Grand Dieu, comme nous avions envie de nous enfoncer là-dedans avec une équipe d'ouvriers, brandissant nos haches pour abattre et faire s'effondrer toute cette arrogance végétale !

Une fois que vous cessez de lutter, que vous vous abandonnez, la vie sous les tropiques recèle un sortilège particulier qui vous endort et vous trompe en dissimulant le passage du temps. Pas de saisons, pas d'époque hivernale, pas de semaines où éclate le renouveau printanier, pas de mois comme celui d'août, où le mûrissement vient à terme, achevant le cycle de l'année avec ses pêches, ses raisins, ses prunes, ses melons. Sous les tropiques, les mois passent toujours semblables, pris dans le même enchantement. Vous pouvez récolter à n'importe quel moment de l'année, si bien

que décembre ressemble à juillet, août à avril. Que vienne novembre et nulle tristesse ne s'y associe. Vous ne ressentez pas la fin d'un cycle, le moment où l'on porte vaguement le deuil du passage d'une autre année qui vous conduit vers la mort, celui où l'on découvre les signes de cette mort dans la terre gelée, la charogne d'un oiseau, la tige morte et brisée d'une fleur, tandis que soudain on grelotte dans le vent. En novembre, nous plantions du maïs ; et en mai ; et en août. Et du coup ne se manifeste pas l'allégresse un peu folle qui vous vient à contempler les premiers bourgeons verts sur les arbres d'avril ou les collines miraculeusement recouvertes en une nuit d'une herbe printanière. Mais il semble au contraire que le temps s'est arrêté, et l'on se prend à croire que la vieillesse ne viendra pas, que votre disparition est reportée pour longtemps, peut-être même définitivement.

Rien de tout cela n'est déplaisant ; mais le danger, c'est l'abêtissement. On jette un coup d'œil distrait au coucher de soleil flamboyant au-dessus des collines derrière les pâturages. L'illumination sur la rivière est tout aussi émouvante et lourde de menaces qu'une pièce de Shakespeare, tandis que les arbres prennent une coloration verte, irréaliste, virant au noir marbré de bleus lumineux et de violets foncés ; pourtant vous ne ressentez rien qui vous pousse à abandonner votre bière, à vous rendre au milieu des herbes près de l'eau pour vous imprégner de ce spectacle. L'autre soir, c'était le même, ce sera le même demain. Les lendemains s'étirent, innombrables. Et de ce fait, ils perdent de leur valeur. L'élan poétique, qui vous pousse à vous emparer de l'instant, à vouloir le dompter, à nier, ne serait-ce qu'un moment, la présence de la mort, s'émousse dans ce milieu statique, cette serre chaude. Ici, vous ne vous sentirez pas vieillir, vous vous contenterez un jour de mourir de vieillesse ! Si la nécessité de la création artistique trouve son origine dans la conscience qu'a l'homme d'être mortel, si l'art est une révolte contre

l'oubli, nous aurions peut-être là l'explication du petit nombre d'œuvres provenant des tropiques.

Il y a des années de cela, du temps où j'étais un volontaire du Peace Corps à Rioverde, je rendis visite un soir à un vieil homme du nom de Bill Swanson. Je faisais alors mes préparatifs de départ et souhaitais lui dire au revoir. Swanson avait dans les soixante-dix-sept ans. Ce n'était plus qu'une épave qui buvait quotidiennement sa caisse de bières. Il était de retour d'un hôpital de Guayaquil délesté d'une partie de son estomac et d'un bon bout d'intestin. Son corps asexué se recroquevilait, virait au gris. Une toison hirsute de poils blancs épuisés recouvrant son torse me fit songer à « Flocon de Neige », un gorille albinos et névrotique souvent exhibé dans les pages du *National Geographic*. Il portait un pantalon de coutil froissé et crasseux, aux pieds des tennis sans lacets et sans chaussettes. Sur la poitrine nue, sous les poils, apparaissaient des plaques d'une irritation légèrement infectée due à l'alcool ou à des champignons. Il vivait d'habitude sous la véranda ouverte qui cernait presque complètement sa chambre de célibataire, juchée au deuxième étage d'une usine désaffectée ayant débité le balsa. La bâtisse penchée s'enfonçait peu à peu dans la vase du bord de la rivière. Toute la scène avec son côté sordide, la minutie des détails dramatiques, faisait songer à un chapitre de conclusion d'un des premiers romans de Conrad où l'on assiste à l'enlèvement final, à la fois physique et moral, d'un héros corrodé par ses vices. Quant à Swanson, il habitait ce local minable depuis au moins cinquante ans sans que sa façon de vivre eût connu de grands changements.

Et pas question de bavarder avec le vieil homme : il était trop sourd. Je restais assis, l'écoutant, hochant la tête et sirotant une bière tiède qu'il avait sortie d'un carton presque vide placé à côté de sa chaise. Ce soir-là, il était d'humeur

à se plaindre : l'opération n'était pas entièrement satisfaisante. Il restait ce qu'ils appelaient des adhérences et les médecins lui avaient prescrit de se contenter d'une seule bière par jour ; qu'ils aillent au diable, plus de bière, autant crever ! Non, il n'avait pas peur de la mort. Ne dit-on pas : de la poussière tu viens, à la poussière tu retourneras, mais, par le Christ, mon gars, si le paradis n'existait pas, hein ? Et, à supposer qu'il existe, faudrait aussi croire à l'enfer ? Doux Jésus, imagine un peu, si l'enfer existe ! Il se sentait en piteux état, très faible, il ne pouvait plus monter à cheval. Dans le dernier compte fourni par son *mayordomo*, il manquait bien trente-cinq vaches, sacré voleur ! Comment tout cela allait-il finir ? J'écoutais, je hochais la tête. Et je voyais le ridicule de la situation, car il était loin de faire partie des pauvres. Non seulement il avait un ranch avec au moins mille têtes de bétail, mais encore il possédait une centaine de milliers de dollars en actions de la Standard Oil amassées dans sa jeunesse à l'époque où il participait à des recherches pétrolières. Si bien qu'enfin, n'y tenant plus, je criai :

– Mais, bon Dieu, qu'est-ce que vous faites ici ? Pourquoi ne pas retourner chez vous, en Oklahoma ? Vous pourrez consulter de bons docteurs, manger correctement, vous remettre sur pied...

Il m'examina tranquillement de ses yeux chassieux d'un bleu délavé. Il demeurerait assis, vêtu comme le plus misérable des ramasseurs d'épaves, dans cette maison insensée, prête à s'effondrer : tout cela était inconcevable...

– Mais pourquoi donc restez-vous là ? hurlai-je dans sa vieille oreille, me penchant tout contre son visage pour être sûr qu'il comprenne. Pourquoi êtes-vous là ?

Cette fois, il m'entendit. Il eut un sourire mystérieux et suffisant comme s'il savait quelque chose que j'ignorais. D'une voix rauque où je retrouvai les accents d'un W. C. Fields et l'intonation d'Edward G. Robinson, il déclara :

– C’est l’appel fatal des tropiques, mon gars, l’appel fatal des tropiques...

Oh, merde ! pensai-je, pas moyen d’échapper aux vieux clichés ! L’expression venait tout droit d’un mauvais livre d’aventures dans les mers du Sud, quelque ouvrage ringard qu’il avait lu dans sa jeunesse et qui lui avait empoisonné l’esprit, l’avait guidé vers cette fin misérable.

Je me suis longtemps souvenu de cette soirée, et elle me semblait suffisamment comique pour que je puisse en rire. Pendant encore quelques années il avait tenu bon sur cette côte de Rioverde, soûl la plupart du temps, souvent malade, constamment volé, assommé une fois dans son jardin par quelqu’un qui lui voulait du mal ; une autre fois, jeté d’une embarcation au milieu de la rivière Esmeraldas, il lâcha prise sur ce qu’il tenait en main : un petit nécessaire de toilette gonflé de 50 000 *sucres*. L’appel fatal des tropiques, à n’en pas douter ! Mais aujourd’hui j’en suis venu à comprendre ce qu’il voulait dire, comme je me retrouve, moi-même, piégé dans cet *ambiente* ultraromantique dont la jungle vous environne. Il ne s’agit pas des jeunes filles indigènes, peau foncée, mœurs faciles, ni de la pourpre des couchers de soleil au-delà de l’ondulation des palmes, ni de la langueur de l’air, du parfum des floraisons écarlates, ni non plus de la canonnade des déferlantes sur les récifs de corail ; non, c’est simplement cette illusion constamment entretenue qu’ici on vit hors du temps, loin des bornes milliaires de la mort, à l’écart du passage des années.

Il me semble me souvenir que Van Gogh avait prédit un jour, sans doute avant même que son ami Gauguin eût envisagé de s’installer à Tahiti, que les grands artistes du futur viendraient des tropiques. Comme il se trompait ! Assurément, il n’avait jamais vu la jungle. Au premier regard elle offre une telle variété, une telle richesse, mais en dernière analyse elle est d’une nature si fondamentalement vulgaire

(comme la surorchestration d'un Richard Strauss) que je ne vois personne, le Douanier Rousseau excepté, qui soit parvenu à capturer son essence chaotique et informe pour la transformer en art. Quand on écrit sur elle, on se rend bien vite compte que tenter de la décrire fidèlement vous condamne à manquer votre cible. C'est qu'enfin la jungle n'est pas ce que l'on voit : ce mur végétal à distance de main qui vous enserme de ses nuances vertes innombrables, teintées de jaune, de bleu, de noir, mais la jungle est au-delà. Elle existe à l'intérieur de l'esprit et dans les sensations suscitées par ce qu'il est impossible de voir.

Sur l'autre rive, en face de mon habitation, le mur de la jungle s'élève le long de la berge, sauf en aval où je peux apercevoir une longue bande herbeuse, semblable à celle d'un parc. Un arbre gigantesque (que l'on pourrait confondre avec un orme, si son feuillage ne conservait perpétuellement un vert printanier) se dresse en pleine eau sur un amas de racines cavernueuses et noirâtres. Il s'incline au-dessus de la violence boueuse du courant. Et la colline plantée d'arbres innombrables offre son chaos où le regard se trouble devant les similitudes et la complexité de sa texture. On n'y distingue presque aucun détail, excepté sous certains éclairages, au crépuscule ou à l'aube, quand le soleil chatoie sur certains arbres et que les ombres creusent des cavernes d'un bleu foncé dans les ravines qui dévalent sur les flancs de la colline, l'approfondissant soudain tout en ménageant des endroits où l'œil peut se reposer. L'unique perspective qui s'offre constamment est celle de la rivière que l'on découvre sur un demi-mille, en amont comme en aval. À la fenêtre derrière moi les feuilles des bananiers se frottent au treillis ; en plein midi, il fait trop sombre pour lire. De l'autre fenêtre donnant sur la rivière je peux apercevoir jusqu'à six habitations à différents stades de construction ou d'effondrement. Autour de ces cabanes en bambou, coiffées de feuilles jaunissantes de *ran-*

concha, des palmiers, tels les jets d'une fontaine, lancent leurs palmes vers le ciel et, çà et là, des régimes de bananes ou de plátanos, que la nature dans sa puissance et sa fécondité a fait jaillir, illuminent la colline de leur vert incroyablement innocent, le plus beau vert du monde! Je dispose là d'une excellente illustration de cette cécité qu'impose l'habitude: il me fallut relire *The Sea and the Jungle*, de Tomlinson, pour redécouvrir la beauté et la force symbolique d'un régime de bananes! Comme je passais constamment devant des centaines de millions de ces fruits sur la route entre Quevedo et Santo Domingo, mes sens s'étaient émoussés.

La familiarité est contraire à la vision. Matin après matin, la jungle demeure inchangée et, au bout de quelques mois, je n'en percevais plus la menace, celle-là même à laquelle j'avais trouvé du charme. Je contemple ou j'essaie d'enfoncer mon regard dans cet espace si encombré de feuilles, de tiges, de branches, pendant que je prononce les mots *mystère*, *menace*, et la jungle me bâille à la figure. Je bâille en retour. C'est alors que je commence de concevoir la jungle comme une machine, particulièrement efficace, à créer des nuisances, et rien de plus. Ainsi, le sentier que j'ai défriché jusqu'à ma maison, le jour où j'ai emménagé, a dû déjà être dégagé une douzaine de fois; en fait, nous employons un vieil homme du nom de Dalmiro qui ne fait pas grand-chose d'autre que de désherber les quatre-vingts yards qui me relie au reste du monde. En moins d'une année, de délicates plantes de la jungle que ma mère, une travailleuse obstinée, avait déracinées puis replantées autour de la maison pendant un séjour d'un mois à la ferme se sont changées en créatures écailleuses véritablement monstrueuses aux membres suppurants, aux feuilles aussi grosses que des crocodiles. Pour monter jusqu'à la pièce principale qui domine la rivière je dois me battre avec un massif labyrinthique de ces feuilles de dix pieds de long en forme d'épée à double tranchant. Chacune d'elles

a accumulé un litre d'eau en son cœur, si bien que dès la quatrième marche je suis trempé. Mais comment pourrais-je arracher ou tailler à la machette ces mementos plantés avec tendresse, trop vite envahissants, si représentatifs de l'amour d'une mère ?

Je pénètre enfin dans ma demeure et c'est pour y trouver des oiseaux se cognant aux grillages des fenêtres, des chauves-souris tournoyant dans la pénombre sous le toit de chaume. Des araignées s'installent dans les rayonnages de livres, festonnent les lampes, tirent de-ci de-là des mouches capturées et recommencent. Des papillons dorment sur les murs. Comme j'aimerais les y épingler définitivement ! Mais les blattes les dévoreraient en une journée... Des colonnes de grosses fourmis, en rang par quatre, franchissent les seuils et de plus petites, baptisées *locos*, se précipitent en masse sur un coin du bureau où la veille j'ai laissé un éclat de sucre d'orge. Les termites, qui dehors bâtissent d'énormes nids en forme de tumeur, creusent des tunnels dans les murs pour gagner leur coin préféré, les solives du rebord du toit. Par une douzaine de fissures dans les murs se faufilent des plantes grimpantes qui s'entortillent aux pieds des chaises, insèrent leurs griffes dans les treillis des fenêtres, essayant de ressortir – sans doute sur l'air du refrain : « Comment saurais-je / Si je dois sortir / Ou si je dois rentrer ? » ! Quotidiennement, chaque plante me présente une pousse nouvelle, me révèle sa progression d'un pied, m'offre deux feuilles brillantes en forme de cœur. La différence entre l'extérieur et l'intérieur devient à peine perceptible.

Au début, il y a de quoi se mettre en rage quand on découvre ce qui se passe à votre insu : les livres qui pourrissent, les disques verdis, leurs pochettes soudées ensemble comme par un expert, des chaussures changées en culture de pénicilline ; des chemises auréolées de taches, imprégnées d'humidité, qui sentent le pain moisi ; des gravures de Gauguin pendues au

mur qui se changent peu à peu en hallucinations à la Max Ernst. C'est alors que m'effleurent des visions du vieux Bill Swanson que je deviendrai avec le passage des jours : de plus en plus démuni, de plus en plus dénudé... Mais au-delà de la violence de cet assaut, je ressens autre chose... Quoi donc ? Une sensation mystique, assurément complexe ? C'est une sorte de satisfaction, une manière d'accepter qui me vient de la destruction de mes possessions. C'est quelque chose de plus fort que d'avoir à faire face au simple défi de traverser la vie, bonne ou mauvaise. Je suis pris dans ce processus accéléré de désintégration pour atteindre, à la façon d'un Thoreau près de son étang, quelque état fondamental où l'on peut se mesurer à la nature véritable. Mais, vu sous un autre angle, j'ai des points communs avec ce Russe aux abois dans les steppes glacées qui jette ses bagages, puis sa femme, puis ses enfants l'un après l'autre, pour échapper aux loups lancés à sa poursuite ! Tout se passe comme si la destinée avait signé un pacte avec moi : elle me donnera quelques années supplémentaires en échange de la perte de mes biens. Après tout, ce n'est pas une si mauvaise affaire !

Cependant la solitude me pèse. Cette sorte de solitude ressentie à l'armée dans la file d'attente devant la cantine. J'étais là, prêt à m'intéresser, à communiquer, mais tout le monde s'en foutait !... Je me sens étranger et, me demandant pourquoi cette sensation est si forte, j'en tire la conclusion que c'est peut-être parce que la jungle n'a pas d'histoire ; dans l'endroit où je me trouve je ne perçois aucune continuité humaine. Les cabanes de la couleur des nids de guêpe, timidement blotties auprès de la rive de l'autre côté de la rivière, sont aussi éphémères que les nuages venus de la mer, qui traversent le ciel, remontent en hâte la vallée, apportant les pluies de l'après-midi ou se dissipant à l'aube dans les arbres comme une fumée. Ces huttes vivent, elles aussi, en état de siège : pendant trois ou quatre ans elles secouent,

en quelque sorte, le poing à la face de la jungle puis, un jour, s'effondrent, leurs poutres rongées par la moisissure, passées au crible par les termites, ou simplement s'affaissant sous le poids des plantes grimpantes. Gumercinda, la femme qui lave nos vêtements, habite sur l'autre bord. Au cours des six derniers mois, j'ai observé la disparition de sa demeure, tout d'abord le devant et les marches de la porte d'entrée, puis les deux murs latéraux et, en dernier, le toit. Aujourd'hui Gumercinda et sa tribu de petits-enfants, tous abandonnés par leurs parents, vivent sous un appentis provisoire, et, s'il me venait l'envie de me moquer, elle s'étoufferait en constatant que ma propre maison se désagrège presque aussi vite. Les deux chambres du rez-de-chaussée sont depuis quelque temps abandonnées aux termites et aux rats.

Les gens, comme les nuages, sont des passants. Cette terre de l'autre côté de la rivière, parce que je ne l'ai jamais foulée, assume peu à peu le mystère et la fascination que je ne ressens plus sur ma rive. L'autre est encore en grande partie ouverte à la conquête, mais ses premiers pionniers tirent si peu de profit de leur terre qu'ils partent pour les grandes haciendas deux ou trois fois par an comme journaliers, afin d'améliorer le maigre revenu que la jungle leur concède. Nous avons pris l'habitude de voir les frères Cortez paresser devant leurs huttes, pêcher, descendre un sentier raide jusqu'à la rivière, porteurs de sacs de charbon de bois. Puis, un jour, les voilà partis : ils travailleraient dans les bananeraies en amont aux alentours de Quinindé. Un mois après leur départ, leurs trois huttes ont disparu dans la broussaille, tandis que la façade de Jorge s'effondre dans sa cour. Ces disparitions brutales me perturbent parce que quelqu'un a fait allusion à la mère Cortez, restée seule sur leur ferme pour veiller au grain...

Si seulement il y avait ne serait-ce qu'une vieille ruine sur cette terre, quelque signe de la présence d'un être avant nous qui indiquerait que nous sommes un maillon dans une chaîne

d'existences humaines. Mais seule la pierre résisterait dans cette cuve bouillonnante de décomposition organique, et il n'y a pas de pierre ici, si ce n'est les graviers de la rivière. Comme j'étais sous le coup de ce désir de faire partie d'une continuité humaine (cela se passe au début de notre installation), je découvris un morceau d'assiette à trois pieds de profondeur dans un trou que nous creusions pour les fondations de ma future maison. Je ressentis un moment d'exaltation : je n'étais plus seul, mais la sensation fut éphémère. Au dos du débris était gravé : «Turin, 1923.» En réfléchissant à cette trouvaille, je me sentis plus étranger que jamais. Grand Dieu, quelle crue au cours de ces quarante dernières années avait pu déposer trois pieds de sable à l'endroit où j'avais décidé de construire? Cela s'était sans doute passé une nuit. Il n'était donc pas impossible que la même rivière recommence, emportant la maison, et nous avec, en une seule nuit? Les gens d'expérience affirmèrent le contraire : impossible, disaient-ils, elle ne quitte jamais son lit ! Un mois après, le niveau s'élevait de trente-cinq pieds en sept heures. La rivière inonda nos pâturages et dans la réserve que nous construisions il y eut cinq pieds d'eau pendant dix heures. En aval, des villages entiers furent emportés, une cinquantaine de gens noyés, des ponts disparurent, et, sur une distance de vingt-cinq milles au sud, les flancs des collines libérèrent des coulées de boue qui ensevelirent la grand-route. Tout ici, nous en prenions maintenant conscience, était de passage, la terre y compris. Mais cette nuit-là, comme pour s'opposer à cet éphémère, tandis que je pataugeais dans la boue jusqu'aux fesses pour tenter de lever avec un cric notre camionnette, la ferme apporta sa contribution. Ester, alors hospitalisée à Esmeraldas, pendant qu'ici tout était plus ou moins emporté par la crue, donna vers minuit naissance au premier fils de Ramón, Ramoncito. S'il nous était impossible de faire partie de l'Histoire, nous pouvions au moins écrire la nôtre.

Un jour, non loin de notre nouvelle ramada, Ramón déterra ce qui paraissait être une bouteille ayant autrefois contenu du vin d'Espagne. C'était une fiasque d'une pinte, vert foncé, en forme d'ampoule. Hourra! Enfin! Nous avions quelque chose à quoi nous raccrocher, l'indice qu'un conquistador avait autrefois foulé le sol de notre propriété. Aussitôt l'imagination prit son envol, nous impliquant, Ramón et moi, dans une histoire locale. Deux mois plus tard, comme nous hersions notre future plantation de cocotiers, je mis au jour un fragment long de deux pouces d'un ancien pot en argile. Son vernis rouge était cuit au feu comme celui des vestiges préchrétiens que l'on trouve à la tonne le long de la côte de l'Équateur, de Salinas à la frontière colombienne. Le tenant dans ma main, j'éprouvai enfin une joie véritable : je plongeais dans le puits sans fond du passé. Je m'enquis auprès de mes voisins s'ils avaient déjà trouvé des restes d'une civilisation indienne. Pourquoi? Oui, bien sûr! Parfois, après une forte pluie hivernale, ils découvraient des figurines, des têtes de divinité ou des morceaux de poterie dans les ruisseaux qui se formaient dans les champs. « Pas plus tard que la semaine dernière, me dit Mercedes, mon voisin m'a raconté qu'un de ses amis avait trouvé une petite plaque en or de la forme d'un oiseau qui vole... »

Enfin, j'allais pouvoir vivre ici. S'il apparaissait à l'évidence que d'autres l'avaient fait avant, pourquoi pas moi? En faisant appel à l'imagination, à l'intuition, aux bavardages des voisins, aux lois de la probabilité, au livre d'histoire de Prescott, à une bouteille de vin en forme d'ampoule et à un débris d'assiette, je commençais d'échafauder une continuité historique où la ferme aurait sa place.

II

LA FERME : UNE HISTOIRE

Les archéologues et les anthropologues (faute d'une preuve décisive et par crainte pour leur réputation) ne se montrent guère désireux d'affirmer que l'occupation par l'homme du continent sud-américain remonte bien au-delà de vingt mille ans. Quelle lâcheté! Quelle timidité! Et cela parce que personne n'a encore déniché un fragment de pot, un os, une pierre taillée qui, soumis au test du carbone, affirme cette présence dès les débuts de l'histoire de l'humanité? Les experts prétendent que les envahisseurs de ce continent venaient du Nord, qu'ils avaient traversé à pied le détroit de Béring pris par les glaces. Cependant, si l'homme existe sur la Terre depuis un million d'années (et Leakey pencherait plutôt pour trois), il est mathématiquement impossible que, dans toute cette immensité de temps, un couple en âge de procréer et de fonder une race nouvelle n'ait pas revendiqué cette terre, vierge et immense. Les traversées, en fait, ont dû être innombrables : des hommes sur des épaves, dans des kayaks égarés, malmenés par l'océan ; sur des troncs d'arbres déracinés par quelque tempête et charriés par les courants. D'autres sont arrivés par des isthmes non encore submergés, ou sur des barques de pêche orientales qui ne craignaient pas d'affronter le large. Lorsque l'on affirme que le premier Noir débarqua en Amérique du Sud au début des années 1500, n'est-on pas troublé par la découverte de représentations d'hommes à la

peau noire dans les tertres funéraires de La Tola, vieux de quatre mille ans ? Essayez donc de jeter des haricots dans le goulot d'une bouteille placée à l'autre bout de la pièce, vous en jetez un million, vous paraît-il alors vraisemblable que la bouteille soit encore vide ?

L'histoire de n'importe quelle région a sa propre vérité interne qui réside dans l'ambience des choses qui croissent, dans les soulèvements de la terre, dans les vents qui se meuvent au travers des grands arbres, gardiens des secrets immémoriaux. L'homme s'est emparé de ce continent à une époque bien plus reculée que personne n'a jusqu'à présent osé l'imaginer. Ici, dans la ferme, dans cette jungle en proie à la moisissure, où les pluies de l'après-midi s'abattent avec la régularité d'un mécanisme de précision et où se sont effacés les modestes efforts des premiers habitants pour laisser une trace impérissable, que ce soit en taillant un bâton ou en érigeant un tertre sur une tête d'argile – pourquoi devrions-nous nous contenter de ressentir l'absence d'une histoire ? Serait-ce simplement parce que nous n'éprouvons aucune émotion, incapables de voir ces cercles s'élargissant à partir d'un caillou que des mains humaines ont laissé tomber dans une mare d'eau stagnante, il y a de cela un million d'années ? Est-ce que l'Histoire prend seulement ce nom lorsqu'il y a tuerie, seulement lorsque celle-ci est dûment enregistrée ?

Je vécus deux ou trois moments intéressants en une même semaine. Tout d'abord, pendant que je grattais çà et là le sol toujours à la recherche de cette histoire humaine enracinée dans cet endroit, je me serais contenté d'une gorgée au puits du passé. Mais, comme je m'allongeais pour boire, je tombai dans ce puits et m'enfonçai jusqu'au premier jour de la Création puis plus profond encore ! Et, si la révélation ne se peut mesurer à l'aune des méthodes scientifiques, eh bien, tant pis pour la science ! Combien d'années faudra-t-il pour apporter la preuve des intuitions éclatantes et poétiques d'Einstein sur

l'espace et le temps? Par ailleurs, que pourrait-on déduire de la découverte d'un cache-sexe vieux d'un million d'années au pied de la colline où nous avons planté des ananas, quelle vérité indiscutable? Elle serait probablement aussi fausse et ambiguë que le serait dans cinquante mille ans une déduction faite à partir d'une bouteille de Coca-Cola, épargnée par la bombe atomique mais encore faiblement radioactive, retrouvée miraculeusement intacte dans un tas de débris non identifiables! Peut-on faire revivre une culture à partir d'une bouteille de Coca-Cola?

La nuit de Noël j'avais été invité à boire du whisky à la ferme d'un de mes voisins. Les gens rassemblés là étaient presque tous des expatriés: un acheteur de bananes, d'origine suisse, le représentant allemand d'une compagnie maritime qui expédiait des tonnes de billots de balsa à Londres, un Juif, également originaire d'Allemagne, qui avait perdu toute sa famille à Dachau, avait survécu, et tirait un maigre revenu de sa plantation de coton. On ne comptait parmi nous que deux Équatoriens, propriétaires de ranchs, sans doute pour la couleur locale. Nous ne leur adressions guère la parole, tant nous trouvions reposant d'échapper à l'espagnol dans ces échanges cosmopolites. La matinée était sans doute avancée, car nous avons depuis longtemps passé le stade de chanter des cantiques de Noël, quand je me retrouvai assis à côté d'un certain *señor* Alfonso Leon, dont les troupeaux paissent dans des champs qui bordent presque la grand-route.

– Récemment, j'ai lu, me dit-il sur le ton de la dérision et de façon tout à fait inattendue, le récit de la découverte en Mésopotamie de ce qui est censé être le plus ancien objet d'art fait de main d'homme. C'est une figurine de dix centimètres de haut représentant une femme au cul plutôt spectaculaire! Elle remonterait à 50 000 ans avant notre ère environ. Ce genre de sornette me reste en travers de la gorge, surtout lorsqu'elle fait référence à un prétendu berceau de l'humanité!

Tout ce discours était tenu dans un espagnol élégant, comme je n'en entendais jamais sur notre ferme, et j'avais du mal à ne pas perdre pied en m'efforçant de le suivre. Je lui adressai un grand sourire et l'assurai que, moi aussi, j'étais convaincu que la fable des origines de l'homme est loin d'être contée, à supposer que ce soit du domaine des choses possibles.

– Absolument, approuva-t-il. Ce sont de pures inventions, tout ce que l'on raconte sur les migrations qui auraient peuplé les continents sud et nord-américains, et je trouve ces idioties particulièrement insupportables. Comment imaginer que des hordes de vagabonds mongols, poussés par je ne sais quel instinct insensé, après avoir franchi les Dakotas, puis les grands déserts, se soient dispersés à travers le Mexique et le Yucatán? Et ils auraient continué et continué encore! Mon Dieu, pourquoi? Pourquoi franchir l'isthme de Panamá, traverser des centaines et des centaines de milles de marais impénétrables, qui aujourd'hui demeurent toujours périlleux? Et les voilà enfin faisant irruption dans les Andes pour y bâtir aussitôt de remarquables observatoires astronomiques! Non, non, tout cela ne tient pas debout.

– Sans doute, acquiesçai-je. Il faudrait supposer qu'ils se reproduisent comme des lapins, se déplacent comme le vent pour accomplir tous ces exploits! Mais quelle est donc votre théorie?

– Oh! *hombre*, dit-il – il me scrutait par-dessus son verre de whisky et une ombre de désapprobation devant ma stupidité fit tressaillir un sourcil. *Hombre, hombre*, mais ne voyez-vous pas? Regardez autour de vous, ouvrez grands les yeux et regardez. Et maintenant que voyez-vous? Comment pourriez-vous nier qu'ici se trouvait le jardin d'Éden? Ce fut ici, au cœur de l'Esmeraldas, que tout commença. Et c'est cette terre sainte qui fut perdue pour les peuples de la terre et qu'ils cherchent maintenant, poussés par un appel secret qui persiste dans leur sang.

J'en demeurai sans voix, cloué sur place par l'intensité de sa vision ; lui continuait d'étudier mon visage, puis, n'ayant pas détecté la moindre trace d'ironie, il se sentit disposé à poursuivre sa démonstration :

– N'avez-vous pas remarqué les brumes, cette façon qu'elles ont de s'étendre sur la rivière le matin et comme elles enveloppent les arbres ? C'est le Jardin, recréé chaque jour. N'avez-vous pas vu le soleil, voilé de nuées, s'élever de derrière les collines pour bénir la terre ? Ici, le long de la rivière, nous participons à la Création. Avez-vous regardé les nuages vers la fin de l'après-midi exploser dans le ciel comme des engins atomiques ? Bien sûr que oui ! Et voilà pourquoi vous êtes ici. Vous êtes revenu aux commencements. Croyez-moi, señor, il y a sans doute eu des centaines de migrations, beaucoup plus peut-être, dans un sens, dans l'autre, traversant les océans entre les continents. Mais la toute première migration... à combien de centaines de milliers d'années remonte-t-elle ?... La première est partie d'ici. C'est en ces lieux que la grande migration s'est mise en marche pour peupler la terre.

Dieu sait que l'invention ne manquait pas de charme et que je me serais volontiers laissé prendre, moi qui cherchais une histoire pour ma ferme. Oui, j'avais vu les brumes sur la rivière à cet instant de l'aube où les arbres sur l'autre berge se dévoilent, mystérieux et timides. J'avais vu les collines, comme si elles venaient d'être créées, surgir des nuages bas au moment où le soleil s'élève et que les arbres s'enflamment et chatoient. Finalement, il me paraissait plus sensé de croire à la présence ici d'un éden perpétuel (ce qui n'excluait pas la possibilité d'autres édens) plutôt que de le chercher dans quelque désert stérile d'Asie. Si Dieu y avait mélangé toutes les délices et beautés, fallait-il que ce fût aujourd'hui une oasis maigrichonne au milieu des dunes où une vingtaine de chameaux, une trentaine de chèvres galeuses et une centaine de dattiers symboliseraient la munificence de la terre ?

Depuis le mois de juillet, cette année-là, nous n'avions pas cessé de défricher et, quelques jours avant le Nouvel An, à ce moment où l'on attend les pluies de la saison hivernale, je me trouvais sur une nouvelle parcelle à peine conquise. Je ramassais des racines, des souches et les entassais pour les brûler. Tous nos ouvriers, sous le coup de l'extase produite par plusieurs douzaines de bouteilles d'alcool de canne, reprenaient chez eux des forces afin d'affronter la grande fête religieuse imminente. J'avais passé la herse une fois, mais, si le sol demeurait impropre à la culture, surgissaient déjà de terre avec une force impressionnante et passablement irritante des pousses de bananiers et des fleurs appelées « oiseaux de paradis ». C'est alors que se produisit l'événement, à la fois mystérieux et incroyable. J'entassais mes souches depuis une heure environ, l'esprit complètement vide. Je me penchai pour soulever une racine qui ne différait en rien de celles précédemment manipulées, quand mes cheveux se dressèrent sur ma tête, mes bras se couvrirent de chair de poule et que, de terreur, je fus pris d'une transpiration soudaine. Une voix venue du tréfonds, de cet endroit au fond de soi où l'on remonte à des millions d'années jusqu'à cet ancêtre velu qui marchait en s'appuyant sur les mains, résonna dans ma tête, si distinctement que je me souviens encore de son timbre. Elle disait ceci : « Arrête. Fais attention. Corail. » Je ne doutai pas un instant, je déplaçai avec la plus grande prudence la racine, les mains tremblantes, les muscles bandés, prêt à reculer d'un bond, et à mes pieds, lové, rayé de noir et de jaune, se tenait le plus grand serpent corail que j'aie jamais vu. Haletant, transpirant, grognant comme un homme singe, je l'écrasai sous une souche.

Qu'importait dès lors que je reçoive un tel message une centaine de fois et qu'il se révèle toujours mensonger par la suite ? D'une façon ou d'une autre, au cours de cette évolution qui nous a rendus pleinement humains, ou aussi humains

que nous avons osé l'être, nous avons perdu cette union secrète avec la nature, avec nos ancêtres, qui nous a sauvés dans le passé. J'avais entendu ce cri guttural de mise en garde lancé tout droit d'un temps reculé, c'était aussi réel et solide que les bottes à mes pieds ! Et cette voix, assurée de sa propre expérience, ne pouvait venir que d'une forêt équatoriale humide, peut-être des jungles de quelque continent submergé et depuis longtemps oublié, peut-être de cette clairière, à l'endroit même où je me trouvais – de ce premier éden où l'homme grandit dans l'innocence et la joie, qui lui appartenait et que la volonté obsessionnelle de puissance lui fit perdre, l'isolant de son environnement.

Les plus anciens objets en argile découverts jusque-là en Amérique du Sud, les poteries valdiviennes de Salinas ou de La Libertad, ont été exhumés le long de la côte à environ cent milles de ma ferme. Cette découverte ne me contrarie pas, même si, à première vue, elle semblerait condamner la province de l'Esmeraldas à tenir un rôle mineur dans l'histoire de la poterie. Les conditions climatiques étant par ici ce qu'elles sont (alors même que j'écris, je suis assourdi par les torrents de pluie tambourinant sur les feuilles des bananiers), il paraît raisonnable de remarquer que seul le climat désertique autour de Salinas, où parfois une année se passe sans qu'il pleuve, peut avoir préservé pendant des milliers d'années un objet aussi fragile qu'un pot en terre. Mais, même si ces poteries furent découvertes à Valdivia, rien ne m'ôtera de l'idée qu'elles ont été tournées et cuites ici, sur ce sol plat que nous avons récemment défriché pour cultiver l'arachide.

Il y a quelques années de cela Betty Maggers et son mari, Clifford Evans, tous deux membres de la Smithsonian Institution, avancèrent la théorie que ces premiers pots avaient été façonnés par des naufragés japonais. Ils auraient dérivé

jusqu'à l'Équateur, après un vaste détour de quelque quatre-vingt-cinq centaines de milles, portés par les courants marins. Pendant un certain temps, cette théorie fut traitée par le mépris, considérée comme sans fondement par des archéologues plus prudents, voire timorés, qui sans doute voulaient trouver un *made in Osaka* estampillé sur le fond de chaque pot. Mais aujourd'hui l'hypothèse est jugée vraisemblable; or, fait étrange, des rumeurs circulent en Équateur selon lesquelles, sous les couches de terrain où furent découvertes les poteries valdiviennes, se trouveraient des strates recelant d'autres trésors – ce que Maggers refusa de vérifier par peur de réduire en cendres une remarquable théorie. Quoi qu'il en soit, les comparaisons entre les poteries japonaises de la préhistoire et celles de l'Équateur de la même période, moins sept mille ans environ, ont révélé des similitudes techniques telles qu'elles excluent toute possibilité de coïncidence, et du coup la théorie paraît beaucoup moins étonnante¹.

Mes propres théories, fondées sur l'intuition et sur cette volonté insensée de vêtir ma ferme de la garde-robe de l'His-toire (ne serait-ce que d'une culotte et d'un soutien-gorge!), ont de quoi vous couper le souffle. *Carajo mierda! Of course*, des potiers japonais ont dérivé jusqu'à la côte de l'Équateur il y a quelque sept mille ans : il est inconcevable que ce peuple de marins avec sa tradition de la pêche au large n'ait pas rejeté sur cette côte des dizaines de milliers de ses ressortissants au cours des centaines de milliers d'années de leur

1. Six ans après la rédaction du paragraphe ci-dessus, un anthropologue de renom me transmet une information sous le sceau du secret: bientôt allait paraître dans la presse l'annonce d'une découverte sensationnelle. À quelques mètres en dessous du niveau valdivien, un pot d'un style complètement différent aurait été exhumé. Si ce vestige a été correctement daté, il faudrait remonter à trois mille ans plus tôt et il conviendrait de procéder à un réexamen de la thèse valdivienne. Août 1977.

préhistoire ! Ces potiers qui arrivèrent en 5 000 avant Jésus-Christ étaient, en fait, des arrivants tardifs, les derniers. Une fois leurs embarcations échouées, ils se hâtèrent de gagner les collines argileuses afin de se mettre à la fabrication des preuves visibles, durables, de l'occupation de cette terre par l'homme – autrement dit : ils commencèrent d'écrire l'Histoire. D'un bout à l'autre de la côte il n'est pas douteux qu'ils furent accueillis par des courbettes répétées et l'offrande de bols fumants de sukiyakis, comme ils découvraient des centaines de villages japonais, experts en matière de pêche mais ignorants dans l'art de faire tourner les pots. Allons-nous nier le caractère inévitable de ces événements au motif que personne n'a encore trouvé de filets en mailles de coton vieux de cent mille ans ? Et il est encore plus important de remarquer que ces premiers potiers, s'ils rencontrèrent des compatriotes, découvrirent également des villages peuplés de Turcs, de Mongols, de Macédoniens, voire de Nordiques.

Une chose est sûre : de quelque endroit qu'ils soient partis, ces premiers touristes munis d'un aller simple, portés par les courants, ne pouvaient manquer de débarquer à moins de vingt-cinq milles de la ferme. Le courant de Humboldt, avec ses eaux froides et rapides venues de l'Antarctique, baigne toute la côte occidentale de l'Amérique du Sud et commence à perdre de sa force pour se détourner du continent le long de la province de l'Esmeraldas. Cependant, il conserve une vitesse d'un ou deux milles à l'heure. Se baigner à tel endroit sur la plage, c'est se retrouver là-bas, cent yards plus loin en direction de la Colombie. Venu du Nord, de Panamá, d'Acapulco, l'autre courant, le *corriente del Niño*, s'empare de tout ce qui surnage, en particulier durant les mois d'hiver, quand celui de Humboldt s'écartant de la côte se dirige vers les Galápagos. Tout ce qui est à la dérive dans le Pacifique finit toujours par défiler devant Esmeraldas, parfois se retrouve prisonnier de ses immenses étendues de plage qui s'élèvent

en pente imperceptible. Ceci inclut, bien évidemment, des Grecs, des Phéniciens, des Polynésiens, des Juifs, des Sumériens, des Mésopotamiens (ajoutez qui vous voudrez). Rien de tout cela ne s'inscrit historiquement, car une fois échoué vous êtes bien en peine d'en faire part à quelqu'un, vous avez été pris dans le tourbillon d'une gigantesque chasse d'eau continentale.

Je suis en Équateur depuis si longtemps que je ne parviens plus à distinguer et à cataloguer par race les différentes faces humaines – cette façon particulièrement superficielle d'identifier un autre être. Ce dont je n'avais pas pris conscience jusqu'à ce que mon ami Joe Haratani, l'administrateur du Peace Corps, lors d'une visite à la ferme il y a quelques années, me prenne à part après le premier déjeuner pour me faire la remarque suivante : « Mais pourquoi traites-tu Ramón de Nègre ? Ce n'est pas un Nègre ! » Si je l'appelle ainsi, c'est que lui-même se définit de cette façon, bien que son visage soit tout autant indien que noir, tout autant espagnol qu'indien ! Il tire fierté de la noirceur de sa peau qui le convainc qu'il est noir, tout en entretenant un léger mépris à l'égard d'un grand-père espagnol qui a laissé sa marque et subtilement corrompu la pureté du sang de Ramón. Pour ma part, Ramón... eh bien... c'est Ramón. Je ne me soucie guère de sa couleur, sauf quand je bous de colère et que mes pires préjugés refont surface ou lorsque, satisfait de ma personne, je m'accorde des félicitations : « Ton associé et meilleur ami est un Nègre. » Et je me répète cela à demi incrédule, à demi éberlué. Tant de gens souhaiteraient établir une relation profonde et durable qui ne serait pas faussée par un préjugé racial et si peu ont la chance d'y parvenir !

Reprenons : alors que le plus souvent je n'accorde aucune attention aux caractéristiques raciales, en particulier dans ce pays où les rapports entre races ont proliféré, il m'arrive encore d'être surpris par l'empreinte japonaise qu'arborent

les visages des Indiens Cayapas qui, parfois, s'arrêtent à la ferme pour acheter du sel ou offrir de nous vendre leurs embarcations creusées dans des troncs d'arbre. Quand ils ne rient pas, leurs faces portent ce masque impénétrable qui est celui, croit-on, de l'impassibilité orientale. Dans le Manabi, une province côtière au sud de l'Esmeraldas, où nous nous rendons parfois en quête de graines d'arachide ou d'une machine à décortiquer les cacahuètes, je suis frappé par le moule extrême-oriental dans lequel sont coulés les visages des Manabitas et que des milliers d'années de métissage ne sont pas parvenus à briser. Mais que dire de ces grands nez aquilins qui sont identiques à ceux modelés sur les figurines incas et préincas ? Après une étude approfondie incluant les globes oculaires et les ailes des narines – il me faut mettre sur ce point toute ma réputation scientifique dans la balance –, je parviens seulement à la conclusion que ce sont des nez arabes ou phéniciens ou égyptiens ou sémites. Lorsque vous circulez dans le Manabi, sous le charme de ces magnifiques nez royaux, votre imagination vous reconduit dans un passé lointain, des douzaines de milliers d'années en arrière, jusqu'au moment où la première jeune fille japonaise s'enfuyait en criant, pressentant l'extase, et fut finalement violée sur la plage sableuse d'Esmeraldas par un Phénicien aux pieds agiles. C'est alors que la graine fut semée de la future et nouvelle race sud-américaine.

Le fruit de cette union, nous le voyons partout autour de nous. Les visages des habitants de la côte recèlent l'histoire de leur origine : les races du monde entier se sont toutes unies dans le Manabi. Cette constatation est beaucoup plus probante, à mon sens, que la fameuse cache de pots valdiviens brisés et déformés par les mouvements de la terre.

En 1527, comme François Pizarre faisait voile le long de la côte de l'Amérique du Sud, en quête d'un Pérou légendaire, la première indication de l'existence probable d'un tel lieu se présenta à lui comme il entrait dans les traîtres hauts-fonds d'un havre de l'Esmeraldas. Jusqu'alors il n'avait rien découvert, sinon des indigènes faméliques et terrifiés s'enfuyant dans la jungle, des villages dispersés, en voie de disparition, qui se composaient au mieux d'une demi-douzaine de huttes. Jusqu'à ce moment précis, et ce pendant presque une année, il était parvenu à ne guère dérober plus d'une livre d'or. La vue d'Esmeraldas dut secouer ce vieux brigand, rallumer la flamme de son désir, cristalliser une résolution brutale qui lui avait précédemment permis d'endurer et de surmonter des épreuves presque surhumaines. À Esmeraldas et à Atacames, situé à quelque dix milles de distance le long de la plage, il vit les premiers signes d'une civilisation avancée : des villes avec des rues bordées de milliers de maisons, des gens parés de bijoux en or et d'émeraudes, vêtus de beaux habits de laine ou de coton tissé, des champs de maïs aux sillons bien tracés, des bosquets de cacaoyers, des coteaux plantés d'arachides, de courges et de pommes de terre.

C'est tout au moins ce qu'affirme William Prescott dans son ouvrage devenu un classique : *La Conquête du Pérou*. Eh bien, ce n'est pas si souvent qu'un non-historien de mon acabit se voit accorder une chance de jeter le doute sur les déclarations d'un historien authentique, tel que Mr Prescott, et de lui porter la contradiction sur des détails, certes de peu de poids, insignifiants, comme les cultures pratiquées dans l'Esmeraldas en 1527. Mais si je veux faire entrer ma ferme dans l'histoire, fût-ce par la porte de la cave, il me faut ferrailler.

Le cacao pousse sur ma ferme qui se trouve en plein milieu de la ceinture tropicale humide à vingt-cinq milles du Paci-

fique. Le cacao ne pousse pas sur la côte de l'Équateur. En été, entre juillet et décembre, la côte équatorienne est presque aussi aride que les déserts péruviens. Sur une étroite bande de cinq milles de large le long de l'océan, les herbages perdent leur herbe, les arbres leurs feuilles, les petits cours d'eau s'assèchent et les coteaux couverts d'arbustes semblables aux plantes du désert se couvrent d'une floraison désespérée comme si, assoiffés, ils attendaient la mort. Concevoir que le cacao puisse pousser dans une pareille région, particulièrement sur les flancs de ces collines dégarnies qui étaient visibles de la caraque de Pizarre, relève de l'imagination pure. Le cacaoyer, comme le balsa ou l'hévée, est un arbre de la forêt des pluies.

Des coteaux plantés de pommes de terre? Allons donc! La pomme de terre est un tubercule des climats tempérés qui prospère dans les hautes terres de l'Équateur, autour de Quito, à neuf mille pieds; il en est même originaire. Mais des rangées de pommes de terre dans ces collines autour d'Esmeraldas où, à plus ou moins vingt milles, passe la ligne de l'équateur? Non! Pizarre a peut-être vu des yuccas, des arachides, des rames de haricots, du maïs, des courges ou des patates douces (*camotes*), mais comment imaginer qu'il ait aperçu des cacaoyers ou des pommes de terre? Du maïs planté en sillons? J'en doute. Ici, on a l'impression que l'agriculture côtière n'a pas changé depuis ses débuts. Si cela est vrai, ce que vit Pizarre est ce que vous voyez aujourd'hui: rien n'est planté en sillons rectilignes, rien ne se trouve séparé, mais tout est dispersé, mélangé en une sorte de confusion insensée et exubérante. Un épi de maïs voisine avec une rame de haricots, un plant de tomates est à demi étouffé par une plante grimpanche ou un tubercule de camote. Un champ cultivé par un fermier présente un désordre de pousses verdoyantes où chaque espèce tend à dévorer l'autre. Des maisons alignées? Non, mille fois non! Quoique, après tout peut-être, si l'on

en juge aujourd'hui par l'alignement grossier des habitations bâties le long de la marque des hautes marées à l'embouchure de la rivière.

Et pendant que nous y sommes, pour mieux étayer mon désaccord et montrer que Prescott s'est laissé emporter par ses inclinations romanesques, qu'il a peint sa toile de couleurs trop vives, voire fluorescentes, permettez-moi de citer une partie de ce paragraphe qui fait suite à la surprenante description des cacaoyers et des pommes de terre : « Ici, également, coulait la belle rivière des Émeraudes, ainsi appelée à cause de la présence sur ses rives de carrières de cette splendide gemme dont les monarques indiens enrichissaient leurs trésors... » Quiconque vit sur les rives de la belle « rivière des Émeraudes » sait qu'il n'y a pas de mines, pas l'ombre d'une émeraude, qu'il n'y en a jamais eu. Les rares pierres précieuses découvertes en ces lieux (ornant d'anciennes figures rituelles ou abandonnées sous des tertres funéraires, encore percées de trous grossiers pour les enfileur sur des pendentifs en compagnie de corail poli ou de perles d'argile façonnées) venaient de Colombie, de même que l'or, en quantité décroissante à mesure que l'on se dirige vers le sud en partant de la ville frontière de Tumaco. Il y a toute raison de croire que la rivière aux émeraudes a été ainsi baptisée pour attiser la cupidité des rois d'Espagne, qui avaient si chichement financé les premières expéditions d'exploration. Ou, plus probablement encore, le nom lui vint de ses rives, couvertes d'arbres, d'herbes, de festons de liane, de taillis aux feuilles aussi grosses que des huttes de la jungle : le tout du vert émeraude le plus pur, le plus brillant, constamment poli par les pluies. La rivière la plus proche de nous, au nord, moins importante mais identique quant à la profusion de sa végétation le long de ses belles rives, porte le nom de *rio Verde*, la rivière verte.

Ce n'est pas tâche facile que de reconstruire le passé : l'histoire fait penser à ces portraits-robots établis par la police sur

la foi des déclarations des victimes mais où aucune d'entre elles ne reconnaît ensuite le dessin du criminel qui l'a agressive. On est tenté par conséquent de prendre l'histoire à son compte. Il semble si aisé de l'inventer. Revenons à Pizarre pour enfin démontrer le rapport avec ma ferme. Selon Prescott, don Francisco débarqua avec sa petite bande héroïque sur la côte proche d'Esmeraldas, très probablement sur la pointe sableuse près de Las Palmas où aujourd'hui s'ancrent les bateaux de pêche, à moins que ce ne soit un peu plus au sud, à l'endroit où les riches de la ville s'enferment dans leurs maisons modernes derrière des grilles verrouillées et de hautes clôtures d'acier. S'il avait débarqué de l'autre côté de la rivière, Pizarre se serait enlisé pendant des jours dans les laisses de vase de Tachina. Et même si ce conquistador suscite en moi une répugnance presque obsessionnelle, je ne prendrais pas pour autant plaisir à l'imaginer en train de patauger pendant un mille et demi, de la vase jusqu'aux fesses ! Je n'ai pas besoin de cela pour le trouver visqueux. Il m'arrive de l'imaginer sous les traits d'un Douglas MacArthur, légèrement plus insensé – imbu de sa personne, pompeux et cependant incertain de lui-même comme seul peut l'être un porcher à qui l'on a confié un commandement suprême.

Venons-en maintenant au point crucial de ma thèse. Puisque Prescott, le grand historien, a pris la peine de décrire les cacaoyers de la région, il est loisible de supposer que l'on servit à Pizarre un chocolat chaud le jour fatal, juste avant que les Indiens, au nombre de dix mille, toujours selon Prescott, eussent changé d'avis et décidé de reconduire les Espagnols à leurs vaisseaux. Mais d'où sortait cette tasse de chocolat ?

Eh bien, j'affirme quant à moi, certain de ne mettre personne en danger et donc de ne pas être démenti, que le chocolat que but Pizarre ce matin-là venait de ma ferme. Notre domaine à l'intérieur des terres n'est qu'à vingt-cinq milles de l'ancre des bateaux de Pizarre ; il se trouve en pleine

ceinture tropicale humide, terre de prédilection du cacaoyer. Le cacao à cette époque était une boisson réservée à la royauté et interdite à la populace. La boire en cachette devait être aussi excitant que pour les descendants de ce premier peuple de fumer aujourd'hui la marijuana. S'il y avait réellement dix mille guerriers sur la plage ce jour-là (ce dont je doute, ah mais !), cela rend mon hypothèse chocolatée encore plus probable. Dix mille guerriers, c'est beaucoup pour une province comme l'Esmeraldas. Certains devaient descendre des sources de la rivière, quelques-uns de ma ferme, se laissant flotter sur des radeaux de balsa avec quelques cabosses de cacao à vendre au marché noir, voire au besoin pour payer le tribut de l'Inca de Quito.

Je me plais à croire que les Indiens venus de ma ferme furent sur le point d'arrêter Pizarre le jour du début de ses conquêtes. D'ailleurs, ils l'auraient arrêté net si un des soldats espagnols n'était tombé de cheval : « Ce qui étonna si fort les barbares, écrit Prescott (il appelle ainsi les Indiens), si peu préparés à la division de ce qui leur paraissait un être unique, d'un seul tenant, que, saisis de panique, ils reculèrent et ouvrirent un chemin aux chrétiens, qui purent ainsi regagner leurs vaisseaux... » Un soldat ivre tombant de cheval, c'est au regard de l'histoire à peine plus qu'un pet ou une culbute dans du crottin, lorsque l'événement prend place dans une si horripilante conquête. Mais comme cette chute changea l'histoire de l'Amérique du Sud, elle pourrait tout aussi bien expliquer la présence de la fiasque vert foncé que nous trouvâmes dans le sol de la ferme. C'est la découverte de tels débris qui ancre le passé dans des probabilités irréfutables et permet à cette jungle d'éden d'entrer dans le courant dominant de l'histoire. Un chocolat pour Pizarre, l'assassin à groin de porc, élevé à la mamelle d'une truie. Quelqu'un connaîtrait-il un fermier de notre temps qui ait le pied si solidement coincé dans les vantaux d'un passé indéchiffrable ?

L'histoire de la région avant l'arrivée des Espagnols est tramée d'incertitudes brumeuses et d'ambiguïtés qui ne manquent pas de charme. Les archéologues ont assemblé cinq mille ans d'histoire à partir de quelques nasaux d'or martelés en forme de haricot, d'hameçons dorés, de pots japonais, de figures peintes dont les têtes sont aussi nobles et fines que celles des pierres égyptiennes gravées. Cette histoire-là est tout innocence car les passions licencieuses de l'homme en sont expurgées. L'autre sorte d'histoire, déterrée telle la charogne d'un animal massacré, est certifiée par l'étude d'anciens documents, les récits épiques des scribes flagorneurs attachés à la suite des conquérants... Dans Esmeraldas elle remonte à 1527 et ne recouvre qu'une poignée d'années. La première rencontre avec les Espagnols fut si brutale, si destructrice, que, en moins d'une décennie, Esmeraldas et Atacames, les deux centres d'une civilisation côtière, avaient tout bonnement cessé d'exister.

Les Espagnols décidèrent de bâtir une ville coloniale en amont de l'embouchure de la rivière à la limite atteinte à l'étalement de la marée haute. Elle était donc située à environ six milles des plages côtières – un fichu endroit pour une ville ! Elle ne bénéficiait pas de la fraîcheur apportée par les vents marins ; elle se serrait sur une étroite bande de terre à l'aplomb de collines écrasantes. C'était un trou à rats, un repaire pour toutes les fièvres tropicales de la région. Elle survit quelques années puis fut abandonnée. Aujourd'hui, quand on s'arrête sur la grand-route au-dessus de l'ancien site, on imagine encore distinguer des vestiges des anciennes fortifications dans les quelques lignes parallèles de terre boursoufflée et stérile. Dans cette zone pluvieuse, où les plantes de la jungle rivalisent afin de recouvrir chaque pouce de terrain disponible, il y a quelque chose de menaçant et de prophétique à voir ce sol pelé, sans la moindre mauvaise herbe – un terrain de fútbol ! Ce fut la première colonie blanche sur la

côte pacifique de l'Amérique du Sud et rien ne pousse sur son emplacement depuis presque quatre cent cinquante ans.

Après 1527, la population indienne cessa purement et simplement de tenir une place importante dans la vie de la côte. Les Indiens moururent par milliers d'épidémies de rougeole, d'oreillons, de scarlatine, ou d'un simple rhume. La syphilis, qui avait peut-être existé précédemment sous une forme bénigne, devint soudain virulente et fatale. Le taux de mortalité monta en flèche jusqu'à atteindre 80 % ; des villages disparurent sous les lianes, les toits se fendirent sous les pluies, les champs en jachère retrouvèrent leur splendeur originelle. Les Espagnols, eux aussi, s'en étaient allés. Ils avaient affaire plus loin dans le sud, massacrant les populations, fondant en lingots les objets d'art en or des Incas et transmettant aux survivants le message de miséricorde du Christ.

Il est dès lors aisé de reconstruire l'Esmeraldas d'il y a quatre cents ans dans la mesure où l'endroit ne différerait en rien de celui que l'on découvrirait au début des années 1900 : quelques douzaines de cases en bambou fléchissant sous le vent, quelques pirogues creusées dans des troncs tirés sur la berge, une unique rue boueuse encombrée d'ordures, de poulets, de chiens faméliques. Le chiffre de la population oscillait entre trois cents et cinq cents. Une douzaine d'Espagnols, peut-être, métissèrent la race. La couleur des habitants peu à peu s'éclaircissait (jusqu'à l'arrivée des Noirs) ; ils souffraient de paludisme, mouraient de la typhoïde, de la fièvre jaune. Les bruits d'Esmeraldas : oiseaux de nuit et chauves-souris, grenouilles et cigales sur fond de murmure perpétuel de la mer ; pendant une centaine d'années les cordes pincées des guitares espagnoles, la triste musique de l'exil, puis peu à peu, à mesure que les Noirs prirent possession de cette terre, l'étonnante pulsation africaine des bongos et marimbas, si profonde, si vraie que, à l'entendre, comment ne pas croire à sa présence ancestrale en ces lieux ? Tôt le matin la voix d'un

pêcheur, porteur de *pargos* enfilés sur un bâton balancé sur l'épaule, annonçant la bonne nouvelle aux ménagères : « *Pescado fresco, pescado fresco!* » ; le vent entrechoquant doucement les palmes ; somptueuse, la grande rivière se déversant dans la mer, la teintant de la couleur du chocolat ; puis la mer elle-même avec sa respiration tranquille dans un calme envoûtant et perpétuel ; et par-dessus, dissimulant la courbure du ciel, une mince couverture de nuages filtre et tempère la fureur du soleil tropical.

Il y a quinze ans de cela, il n'existait aucune route conduisant à la ville ; les marchandises arrivaient de Guayaquil, d'abord par voilier, puis plus tard par caboteur. La ville se suffisait presque à elle-même et, pendant des siècles, il y eut peu d'échanges. Le climat s'en prenait aux livres, aux vêtements, au mobilier qui tous pourrissaient aussitôt, mais ce n'était pas là des choses dont les habitants avaient besoin. Dans les années 1880 des articles comme le sel pour conserver le poisson, la bière pour conserver les gens, et des rouleaux de méchante cotonnade firent leur apparition sur le marché, mais, tout compte fait, Esmeraldas demeurait aussi isolée et oubliée en 1940 qu'elle l'avait été en 1540. Venir de Quito, ce qui demande aujourd'hui cinq heures sur les routes pavées, prenait des semaines et Dieu seul sait quel pourcentage de ces téméraires voyageurs se retrouvaient noyés, assassinés, abattus par la maladie sur ces interminables pistes boueuses des Andes ou plus loin, au cours de la dernière étape, dans les pirogues qui descendaient la rivière depuis Quinindé.

Pendant des centaines d'années la province dans son ensemble demeura donc à l'écart, et si rétive à tout gouvernement que des villes entières de criminels s'assemblèrent le long de la rivière. Elles étaient probablement mieux administrées et plus honnêtement que celles contrôlées par les politiciens de Quito. Des villes de meurtriers, d'hommes en faillite,

de violeurs, de prêtres défroqués, de démagogues excentriques, de voleurs de chevaux grandirent et prospérèrent, cachées et oubliées dans la jungle entre Santo Domingo et Esmeraldas et sur les côtes au nord et au sud. Elles régnèrent sur ce territoire jusqu'au moment où les esclaves noirs commencèrent de s'évader en grand nombre, fuyant vers cette province sauvage où ils pouvaient disparaître. Ramón est né dans un petit village noir à mi-chemin entre Esmeraldas et la frontière colombienne. L'endroit est baptisé Africa et, il y a trente ans, sa population se composait uniquement de Noirs venus de Colombie qui avaient, pour une raison ou une autre, fui leur pays. Certains d'entre eux se considèrent encore comme Colombiens aux rares moments où ils se préoccupent de leur nationalité.

Sur le territoire de la ferme nous pouvons nous vanter d'avoir une collection sordide de demeures en bambou ; sur les cartes l'endroit s'appelle « Male ». Ce mot me suggère des connotations diaboliques. « D'où vient ce nom ? » demandai-je à Mercedes, ce jeune fermier dont la principale caractéristique semble être un désir obsessionnel de devenir le chef de cette agglomération. « Je n'en suis pas sûr, répondit-il, mais j'ai entendu dire qu'il y a environ cent ans un Espagnol vivait ici avec toute une troupe de Nègres sauvages et nus. Ce qu'ils faisaient c'était sans doute illégal, ou ils avaient commis des actions abominables, parce que l'on raconte que quiconque s'approchait d'eux se retrouvait égorgé et le corps jeté dans la rivière. » À en juger par le nombre de cadavres qui, emportés par le courant, passent devant la ferme, j'ai parfois l'impression que cet Espagnol ou ses petits-fils se trouvent encore en amont continuant de préserver leur vie privée.

Fable ou vérité, Male est réputé pour sa *maldad*, sa méchanceté. Quand Male invita Rioverde à venir jouer un dimanche au fútbol, les Rioverdiens acceptèrent mais arrivèrent dans un état proche de la panique, le village étant connu pour sa traî-

trise et sa cruauté d'un bout à l'autre de la côte. Mais Rioverde ne jouit pas non plus d'une bonne réputation. C'est un coin à l'écart du monde, le dernier avant-poste, le refuge ultime pour un criminel en fuite. Dans la soirée du samedi avant le match une douzaine d'affaires de cœur se nouèrent quand, buvant de la bière, du *puro* et du Pepsi, tous s'aperçurent, avec une sorte d'incrédulité ébahie, qu'ils se ressemblaient et que, dans chaque camp, se trouvait la même proportion d'hommes armés d'un revolver. Ce fut une soirée bucolique. Une seule bagarre éclata... entre deux adolescents de Male.

Aux yeux des Quiteños au pouvoir, la province d'Esmeraldas demeure une région sauvage et barbare ; ils n'ont certes pas tort... cela fait partie de son charme. Les vieux contes où l'on parle de vols, de meurtres, de pirogues fracassées et retournées, de pistes boueuses ne conduisant nulle part ont la vie dure. Mais ces récits ont été remis en honneur et arrangés pour démontrer la méchanceté de ces bons à rien de Nègres ! Quand j'explique à des amis de Quito que j'ai une ferme dans Esmeraldas, ils me regardent en écarquillant les yeux, comme s'ils me voyaient pour la première fois : « Mais c'est un pays de *monos*, de singes ! Vous êtes en danger ! Vous savez bien qu'ils n'ont aucun respect pour la vie ! » Je considère cette réflexion presque comme une attaque personnelle. Après tant d'années passées sur la côte, je me suis imprégné des réactions épidermiques des Noirs et de presque tous leurs préjugés. Ainsi nous n'avons que railleries pour l'espagnol affecté et zozoté de Quito. Un Équatorien appartenant à la classe moyenne prétendra toujours ne pratiquer aucune discrimination raciale, mais il faudrait prendre en compte le facteur économique. Un Indien qui porte des chaussures n'est plus un Indien et l'appeler ainsi serait l'insulter ; un Nègre blanchit quand il met de l'argent à la banque ou noue une cravate !

Revenons sur cette réflexion indigne : « ils n'ont aucun respect pour la vie », voilà qui me fait penser à ce journaliste

serrano (un homme des hautes terres) annonçant sur la radio de Santo Domingo un glissement de terrain qui aurait enseveli soixante-six ouvriers puis ajoutant le commentaire suivant : « Nous pouvons rendre grâce à Dieu que ce n'étaient pas des êtres humains mais seulement des Indiens. » Je m'efforce maintenant d'éviter les Équatoriens de la classe moyenne et, si c'est impossible, je ne leur dis en aucun cas que quelques-uns de mes amis sont des meurtriers.

Comme je décidai d'approfondir mes connaissances du passé des Noirs, j'eus à ce propos une conversation avec Ramón. Le sujet ne le passionnait guère, il mentionna cependant l'existence d'une arrière-grand-tante qui vivait à Africa, ce petit village côtier. Elle avait, selon lui, cent vingt-trois ans, et peut-être qu'en bavardant avec elle j'apprendrais ce qu'elle savait. Pour aller la voir, il fallait faire une balade de cinquante milles le long des plages. À en croire Ramón (qui ne l'avait pas vue depuis dix ans), elle avait toute sa tête et ne dépendait de personne, avait la vue et l'ouïe d'une fille de vingt ans, fumait des feuilles de tabac roulées, buvait deux ou trois lampées d'aguardiente les jours où elle était en fonds, faisait la lessive, ramassait des palourdes à marée basse, se préparait à manger et, dans les fiestas du village, trônait comme une reine à la place d'honneur, tapant du pied sur le rythme du marimba. Elle vous fendait une noix de coco d'un seul coup de machette, avait encore toutes ses dents, usées jusqu'aux racines certes, comme celles d'une vieille jument, mais capables de déchiqueter un bout de canne à sucre pour le sucer. Et pour enfiler une aiguille elle n'avait besoin de personne...

Je ne me sentais pas de taille à affronter un pareil monument, sans parler des cinquante milles à parcourir, mais je dis à Ramón que, s'il voulait bien se charger de cette mission, j'emprunterais un magnétophone.

– Ça, dit Ramón, c’est une idée ! Je lui apporterai une bouteille de capaya, du riz, de l’huile et je la ferai parler dans la machine.

Son enthousiasme était communicatif : Ramón adore laisser son imagination vagabonder. Pendant tout le dîner, nous avons parlé de sa tante, de la visite qu’il lui rendrait, du genre de questions qu’il devrait lui poser pour rallumer ses souvenirs, ceux d’une époque où elle avait sans doute connu l’esclavage...

– Ah oui, l’esclavage... dit Ramón. Son visage s’était figé, durci comme toutes les fois où je mentionnais quelque chose qu’il ne voulait pas entendre.

Il m’avait raconté un jour de quelle tribu africaine il croyait descendre ; étaient-ce les Bantous ? Mais cela remontait à bien des années et il avait oublié ou il ne voulait pas s’en souvenir. Une autre fois, je lui avais montré des photographies d’Africains bariolés de peintures tribales, dansant, chassant avec des épieux. Il avait sursauté comme s’il ne comprenait pas que ses ancêtres puissent se comporter de façon aussi barbare. Il n’acceptait pas non plus l’idée de descendre d’esclaves importés d’Afrique, les chevilles enchaînées aux planches sur lesquelles ils dormaient dans leurs excréments. Avant la fin du repas j’avais la certitude que Ramón ne parlerait jamais à sa tante d’un passé qu’il avait entrepris d’ignorer. D’ailleurs, à y bien réfléchir, elle n’avait sans doute pas grand-chose à nous apprendre et le projet mourut en moins d’une demi-heure.

En 1913 cependant, elle avait caché Federico Lastre et soigné ses blessures par balle. C’était ce tristement célèbre révolutionnaire noir qui avait tué tant de soldats de Quito envoyés par le gouvernement pour ramener l’Esmeraldas dans le sein de la nation équatorienne, mais l’action de cette femme n’avait pas de signification politique. Seule la pitié l’avait guidée quand elle avait vu cet homme à l’agonie qui avait été pourchassé dans la jungle par des compagnies de

soldats indiens, eux-mêmes si terrifiés par son nom qu'ils priaient de ne jamais l'attraper. Ce fut son seul contact avec l'Histoire, car elle avait passé son existence à Africa et, en ce lieu, il ne s'est rien passé qui mérite d'être rappelé. C'est un endroit à l'écart du monde et sa seule véritable histoire repose sur la présence de cette femme, sur la dignité et le caractère sacré de ses années. Quant à l'Amérique du Sud, elle ne nous offre qu'un conte sordide entrelaçant misère endémique, trahisons, cruautés des tyrans, rhétorique trompeuse des démagogues, viol des masses. Cette femme a vécu à contre-courant de son temps ; vision idéale qui se change en mythe que personne ne peut écrire, dont on peut seulement rêver. C'est un récit long d'un siècle où résonnent les marées, le vent dans les palmes, le glissement des pirogues dérivant dans les eaux claires de cours d'eau marbrés de soleil. Oui, son histoire à elle est faite de saisons, de nouvelles lunes, de quarante mille aubes, de familles qui grandissent et meurent, de la splendeur lentement ternie d'une terre surpeuplée, polluée par l'homme. Et le sens et la grandeur de cette vie se confondent dans la trame de l'existence des gens qui l'entourent, dépourvus eux-mêmes d'une place dans l'Histoire qu'ils ne revendiquent pas. L'histoire politique de son époque, c'est la répétition sans fin des révolutions et des prises de pouvoir, du caractère éphémère de gouvernements semblablement corrompus qui s'efforcent seulement de tenir les pauvres à distance en leur jetant quelques miettes, tandis qu'ils légalisent l'exploitation par les riches – rien de tout cela ne pouvait avoir pour elle de sens. Elle s'appelle Macaya Lopez ; elle était déjà centenaire quand elle a entendu pour la première fois une publicité radiophonique.

Mais revenons à l'histoire proprement dite.

Le seul livre qui traite de l'arrivée des Nègres dans Esmeraldas est l'œuvre, écrite il y a une dizaine d'années, d'un instituteur noir. C'est un ouvrage à la fois naïf et prétentieux et je

crois bien n'avoir jamais rien lu d'aussi franchement raciste ! L'auteur, voyez-vous, n'est pas un Noir « noir », plutôt une sorte de pâle café au lait, si bien qu'il peut se targuer de son sang noir sans encourir le risque d'être pris pour un Nègre. À vrai dire il ne s'agit pas d'un manuel d'histoire, mais plutôt d'un pamphlet qui s'en prend aux politiciens de Quito que l'auteur traîne dans la boue pour avoir négligé la province d'Esmeraldas. En un sens, le livre a son utilité : il a fait d'un instituteur un démagogue.

Le livre s'ouvre sur une glorification du Nègre : il célèbre sa beauté, sa noblesse, sa nature généreuse et exubérante. Mais, par la suite, notre auteur se laisse aller. Selon lui, le Nègre possède un corps splendide, bâti pour durer et souffrir, et oh ! son sourire éclatant vous ira droit au cœur. Il faut le voir danser ; il est inépuisable, piétinant en cadence la poussière du sol de ses grands pieds noirs. Quand il danse, boit ou baise, c'est là qu'il est à son avantage, pas trop malin sans doute mais pas assez bête pour se tuer au travail. C'est à la fois fascinant et terrifiant de lire ces phrases écrites par un homme noir, remettant en honneur tous les clichés que m'a légués mon père. Vient-il à l'esprit du lecteur qu'une telle description pourrait tout aussi bien s'appliquer à un Norvégien, un Turc ou un Italien ? Mais continuons de lire cet ouvrage et venons-en à l'histoire proprement dite.

Lorsque je m'efforce de m'en tenir autant que possible aux faits avérés, je dois reconnaître que, par suite d'une absence complète de documents auxquels se fier, ou de mon incapacité à déchiffrer le peu qui existe, la plus grande partie de l'histoire des Noirs qui va suivre est pure invention. Je ne fais pas partie de ceux que l'ignorance arrête et c'est une qualité que je semble partager avec l'auteur des sources auxquelles je me réfère.

Eh bien, donc, en l'année... mon Dieu, il n'y a aucune date dans ce livre ! Le passage des siècles est à peine indiqué. Au

début d'une phrase, on voit arriver un brigantin espagnol et, à la conclusion, il est question de la panne d'un diesel dans une station hydraulique. Faudra-t-il que nous prenions le risque d'avoir recours à l'imagination ?

Allons-y ! En l'année 1582, un navire marchand venant de Panamá, avec à bord une cargaison d'épicerie et d'hommes et de femmes de couleur, faisant route au sud en direction du Pérou, ralenti par le courant de Humboldt, jeta l'ancre dans une baie de la côte d'Esmeraldas. L'endroit précis n'est pas mentionné mais se situe probablement dans les environs d'El Cabo de San Francisco ou non loin de la plage de Portete – quoi qu'il en soit à moins de trente milles de l'emplacement actuel d'Africa. Les Noirs n'étaient pas des esclaves mais les serviteurs d'un grand seigneur de Séville, don Alonso Sebastian de Illescas. Ce dernier était-il à bord ? Attendait-il ses domestiques au Pérou ? Les envoyait-il en avance pour préparer son lit ? Nous ne le saurons pas. Le vaisseau avait jeté l'ancre parce qu'il était à court de vivres et d'eau potable. On envoya les Noirs à terre pour remédier à cette situation. Peu de temps après, une brise favorable s'étant levée, une chaloupe fut mise à la mer pour les ramener. Comme l'embarcation approchait de la grève, les serviteurs de don Alonso – dix-sept hommes et sept femmes conduits par leur chef prénommé Anton en l'honneur de son patron (en parlant de ce premier meneur noir, l'auteur de l'ouvrage où je puise mes informations utilise tour à tour le nom d'Alonso ou celui d'Anton, sans apparemment y attacher d'importance) – sortirent lentement des hautes herbes bordant la plage. Quand on lui ordonna de rembarquer, Anton, connu pour sa bravoure, son embonpoint et son impudence, sa face fendue d'un grand sourire dans l'encadrement d'un buisson, hurla hilare : « Allez vous faire voir, bande d'enculés ! »

Le capitaine du navire, lorsqu'il fut informé de cette réponse, perdit son calme ; ce n'était pas, semble-t-il, un

homme d'une grande intelligence. Il envoya tout l'équipage à terre afin de se saisir des misérables ingrats et, tandis que le vaisseau demeurait sans personne pour le garder, les Noirs se hissèrent à son bord, volèrent le peu de vivres qui restaient, s'emparèrent des armes à feu et des munitions et, hurlant de rire à la façon des Nègres, disparurent de nouveau et à jamais dans les hautes herbes. Et, comme l'affirme mon livre de référence : « Ce fut ainsi que débarqua le premier contingent noir qui est à l'origine de la population actuelle. » La thèse est sujette à caution car, dans le paragraphe suivant, les indigènes, c'est-à-dire les Cayapas, rendus furieux par le goût prononcé des Noirs pour le viol, les tuent comme des mouches. Puis, on découvre par la suite que, Anton-Alonso ayant été assassiné, les Nègres survivants s'entre-tuent sur le point de savoir qui sera le grand marabout. Constatons qu'à une page Alonso règne sur le secteur pendant soixante-sept ans, à une autre un an seulement. Comme cette dernière durée paraît plus vraisemblable, nous la retiendrons dans notre propre récit. Donc, à la fin de cette année il ne restait que sept hommes et trois femmes. Dans cette perspective, il est possible que nous ayons affaire au premier contingent noir, mais il est plus difficile d'affirmer, en dépit du plaisir qu'ils prenaient à violer, qu'ils aient joué un rôle décisif dans le métissage de la race. Sur un point cependant leur réussite est certaine : entre Cayapas et Nègres les rapports se durcissent. Ils avaient gagné de façon définitive la méfiance et le mépris des Indiens.

Toujours pas de dates précises, mais peu avant 1600 se manifeste, selon mes sources, le premier autocrate (il avait sous son pouvoir environ 40 % du territoire actuel de l'Équateur). Il s'appelait Alonso (il n'est pas fait mention d'un nom de famille) et était réputé pour « sa bravoure, son embonpoint et son impudence ». Ledit Alonso régna pendant une période indéterminée en faisant preuve de la plus grande cruauté. Il

fit mettre à mort une quantité de gens dont un certain Alonso – celui-là s'appelait Alonso Arrobe et il venait du Venezuela. Il avait un jour, son membre en pleine érection, sauté par-dessus bord alors que son navire longeait la côte d'Esmeraldas. Avant d'être condamné à une mort lente et douloureuse il avait, si ma traduction n'est pas erronée, engrossé une bonne partie de la population féminine locale. Sa renommée repose sur ses prouesses amoureuses qui furent sans doute phénoménales – le macho physiquement le plus doué de toute cette terre macho et toujours en rut. Mais son crime devait être d'ordre plus politique que sexuel car, à ma connaissance, il n'est nulle part fait mention dans les lois d'Esmeraldas qu'un appétit charnel hors du commun soit punissable.

La province apparemment fut toujours gouvernée par des Noirs qui tous s'appelaient Alonso. Ce dut être un tragique défilé de Papa Doc et d'Amin Dada – trois cents années passées à se rengorger et à se gorger de sang. Un seul bon point à leur actif : leur refus de reconnaître toute souveraineté extérieure, de se soumettre à une ingérence. Par leurs abus de pouvoir flagrants, ils enseignèrent également à la population une grande vérité humaine : à savoir que presque tous les dirigeants cherchent d'abord à restreindre les libertés plutôt qu'à les développer.

Difficile de dire à quel moment la province d'Esmeraldas reconnut enfin faire partie de la nation équatorienne et se sentit régie par une volonté nationale. Nombreux sont ceux qui prétendent que ce sentiment n'existe pas encore. Il suffit de remonter les cours d'eau pour rencontrer des gens qui ne se réclament d'aucune nationalité ; ils sont humains et cela leur suffit.

Il fallut attendre la moitié du XVIII^e siècle pour que cette vaste région pratiquement déserte commence de voir affluer des immigrants. Ces nouveaux venus étaient tous noirs. Les jésuites, propriétaires d'une gigantesque hacienda dans la val-

lée de la Chota, importaient des esclaves et en pratiquaient l'élevage dans des cages réservées à cet effet. Beaucoup de ces esclaves parvenaient à s'enfuir en suivant le cours de la rivière qui près de la côte se jette dans la Mira. De là, les fuyards gagnaient tantôt au sud les jungles de la Colombie, tantôt les forêts humides de la zone côtière de l'Équateur. Ils pratiquaient la chasse et la collecte du caoutchouc sauvage et de la *rafa*. Bien des années après, des milliers d'affranchis importés de la Barbade construisirent le chemin de fer de Quito à Guayaquil et, par la suite, migrèrent en masse dans l'Esmeraldas. La sensation de liberté dans ces vastes espaces sauvages attira vers cette nouvelle Afrique un flot régulier de Noirs, les uns en règle, la plupart sans papiers. Aujourd'hui encore les noms des habitants témoignent de ces deux courants de migration : les descendants d'esclaves ont gardé les noms espagnols des maîtres de leurs ancêtres, comme Garcia, Estupiñan, Prado, Gonzalez, Ramos ; les autres, les plus nombreux, dont les parents n'avaient pas connu l'esclavage en Équateur, ont conservé pieusement les noms originels à consonance africaine, tels que Cheme, Chere, Chichande, Chanchingre, Jama, Bone, Cagua, Angula. Ils agirent de même pour les villages qu'ils bâtirent : Tapaila, Taripe, Tabule, Tacole, Tabiaza...

L'Esmeraldas est peut-être le seul pays au monde où l'insitution de l'esclavage connut un semblable échec et où les Noirs acquirent leur liberté avec si peu de violence. Cette pratique n'était pas viable face à ces espaces vierges, riches en nourriture, qui ressemblaient à ceux qu'ils avaient connus en Afrique avant d'être capturés. Comment alors demeurer esclave à moins d'avoir l'âme servile ou de ne plus pouvoir se passer des spécialités culinaires espagnoles ? Dans la demi-douzaine d'haciendas qui commençaient d'empiéter sur le territoire d'Esmeraldas, on employait les Nègres – ce bétail importé d'Afrique, de Trinidad, de la Jamaïque ou de

Panamá – à défricher la jungle alentour et la transformer en pâtures. Mais ces derniers, dès leur arrivée, croyaient respirer l'air du pays natal et, après un coup d'œil et quelques mots échangés à voix basse avec les anciens, bien vite disparaissaient dans la forêt. En 1860, au moment de l'abolition de l'esclavage, il ne restait que cent vingt esclaves dans toute la province sur une population recensée officiellement aux environs de deux mille. Mais que valent les statistiques sud-américaines, dont on a dit souvent qu'elles étaient plus poétiques que fiables ? Quant à moi, il me semble que ces chiffres furent fournis sur l'inspiration du moment car qui pourrait avoir compté les milliers de hors-la-loi qui se sont gardés de se faire connaître ? Curieusement, on compte encore cent vingt esclaves en 1895, trente-cinq ans après leur affranchissement. Lorsque la loi était passée, le gouvernement s'était engagé à dédommager les propriétaires, mais faute de fonds disponibles il n'avait jamais tenu sa promesse. Les dispositions légales en Équateur sont souvent aussi fantaisistes que ses statistiques.

Voici donc les Noirs, descendant la rivière Mira pour échapper au joug des jésuites de la vallée de la Chota, ou venus en nombre de Colombie le long des plages ; ils fondèrent des villages sur tous les cours d'eau de Tumaco à Atacames. Sur les navires ancrant près des côtes ils se mutilaient, nageaient jusqu'à la terre, attirés par ce mur de végétation se dressant sur les collines basses ; au cœur de la nuit ils s'enfuyaient des fermes des colons espagnols. Animés de cette volonté de retourner à la vie sauvage ils firent fleurir sur cette terre l'anarchie qui y persiste encore. Vingt incursions de troupes indiennes envoyées de Quito ne parvinrent pas à les domestiquer ni à les soumettre si peu que ce soit. Les Nègres s'étaient emparés de cette terre, ou plutôt c'était elle qui s'était saisie d'eux, et, comme l'herbe de Johnson, les en arracher se révélait impossible.